

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS.

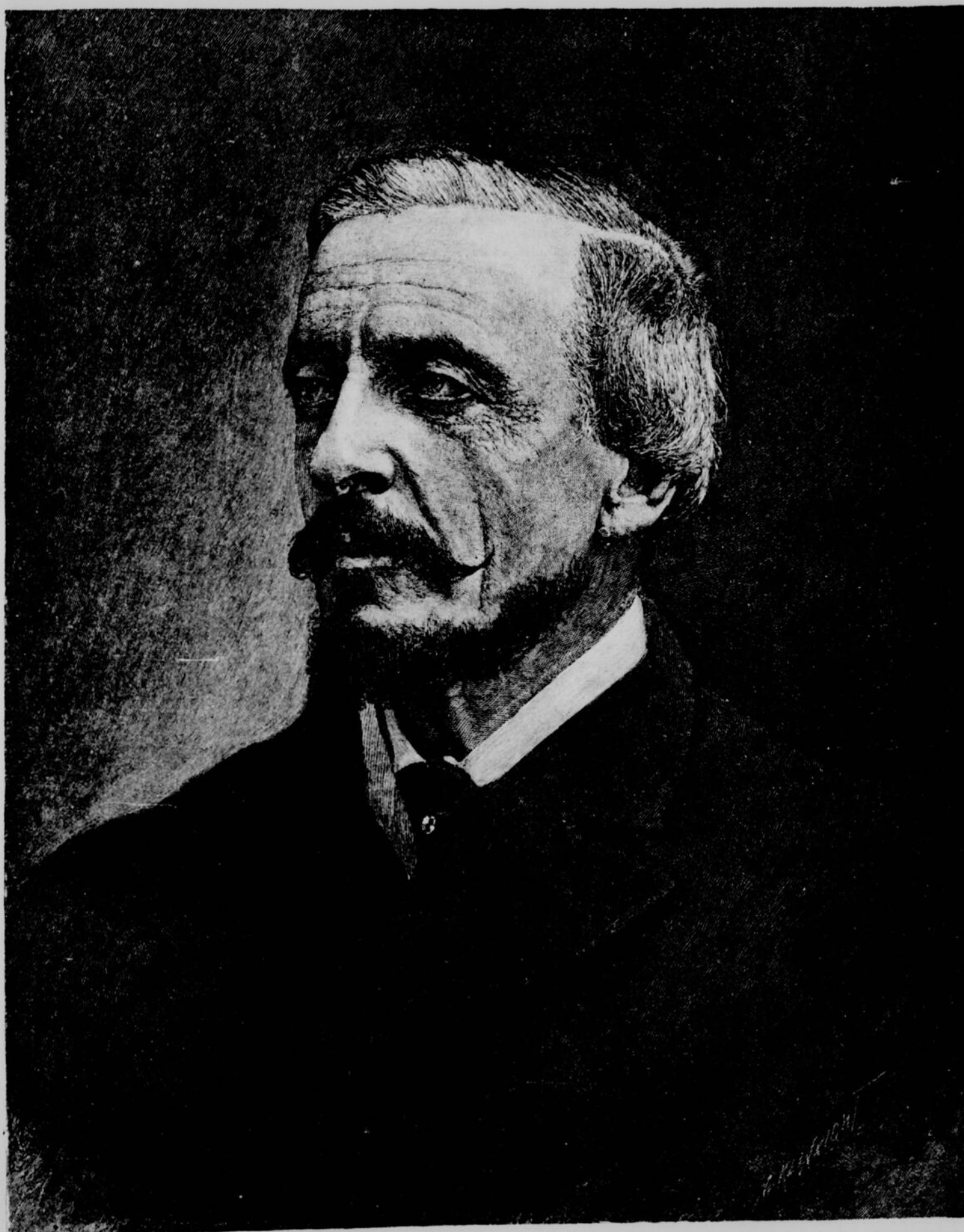
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8ME ANNEE, No 397—SAMEDI, 12 DECEMBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES.

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE MARQUIS DE DUFFERIN ET AVA, ANCIEN GOUVERNEUR DU CANADA

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 12 DECEMBRE 1891

SOMMAIRE

Texte : A la bonne franquette, par Faucher de Saint-Maurice. — Poésie : Rêve d'or par Miss E. Elrhone. — Nouvelle canadienne : Les soupirs de la vie, par Simon Bolivar. — Notes et croquis, par le Dr R. Chevrin. — Nouvelles à la main. — La marquise et le marquis de Dufferin, par Jules Saint-Elme. — Christophe Colomb : Une question d'histoire (suite), par Alphonse Gagnon. — Poésie : Réponse à un envoi gracieux, par J.-M. Amédée Denault. — Nos primes : Liste des numéros gagnants. — Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson. — Carmen (suite). — Problèmes d'Échecs et de Dames. — Jeux d'esprit.

Gravures : Portrait du marquis de Dufferin et Ava, ancien gouverneur du Canada. — La marquise de Dufferin et Ava. — Au salon de réception de la Reine Victoria. — La photographie de la parole : Mouvements de la bouche pour prononcer la phrase : "Je vous aime". — Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AU PUBLIC

M. Léon de Poltoratzki n'est plus l'agent du MONDE ILLUSTRE. Ce monsieur n'a plus rien à faire avec notre journal.

L'ADMINISTRATION.

A LA BONNE FRANQUETTE

— Vous êtes un heureux gaillard ! Vous dévouez votre courrier de France ?

— Oai.

— C'est sans doute une lettre de Pierre Foursin que vous avez là ?

— Non.

— Je m'en doutais. Il m'a dit en nous quittant, qu'il n'écrivait jamais. C'est un paresseux : à quoi s'occupe-t-il ?

— Comment, ce paresseux n'écrit jamais ! Et vous me demandez : A quoi s'occupe-t-il ? Vous n'avez donc pas lu son dernier rapport au gouvernement du Canada ? Je me ferai un plaisir de vous le prêter. En attendant j'ai promis de le faire connaître aux lecteurs du MONDE ILLUSTRE. Bonjour ! lisez le : vous conclurez après.

Et voilà comment je suis appelé aujourd'hui à vous causer de choses sérieuses, et toujours à la bonne franquette.

* * Chacun se rappelle le fameux débat qui eût lieu cette année à la Chambre des Communes, sur la question de l'émigration française. On pré-

tendait que le Français était d'habitudes sédentaires, qu'il avait les voyages en horreur, qu'il n'émigrerait jamais, et bien d'autres choses encore. Notre ami, Pierre Foursin, un français de Granville celui-là, a tenu à nous prouver le contraire. J'ai sous les yeux son étude intitulée : *La colonisation française au Canada*. Ce travail est sensé être un rapport ; mais c'est un document officiel qui revêt toutes les formes littéraires. Il serait lu avec plaisir et avec fruit par n'importe quel bel esprit ou par n'importe quel lettré. Qu'on en juge plutôt.

* * Il y a quelque temps une délégation de fermiers quittait l'Angleterre, l'Ecosse, le pays de Galles et l'Irlande pour venir étudier notre pays et faire rapport du voyage à leurs compatriotes. M. Foursin fut officiellement invité à faire partie de cette mission et il en profita pour se rendre compte sur place de la situation des émigrés Français, Belges, Alsaciens-Lorrains, Suisses et Luxembourgeois.

Fin observateur, une chose le frappe. Il a vu les horreurs de Castle Garden ; il est revenu à Québec, prendre sur le vif une arrivée d'émigrants. Le contraste l'impressionne et c'est ainsi qu'il exprime son étonnement :

" Les émigrants, au départ de Paris, sont, heureusement, l'objet d'une protection spéciale. Au Commissariat général du Canada, rue de Rome, 10, ils sont renseignés d'une façon précise et pratique, directement ou par correspondance. Ils sont pourvus de lettres de recommandation pour les agents officiels d'immigration dans les ports de débarquement et aussi pour les personnes capables de les conseiller et diriger sur place, de leur fournir du travail et de leur faciliter le choix d'un établissement suivant leur condition et les ressources en argent dont ils disposent.

" L'aménagement à bord des steamers anglo-canadiens est fort bien entendu. Nous avons pu nous en convaincre en visitant l'entrepont du vapeur *Circassian*, bien aéré, bien éclairé, et où règne la plus grande propreté. La nourriture distribuée est saine et abondante. Le service médical y est assuré. La vente des spiritueux y est interdite. Les dortoirs ont des compartiments séparés pour les femmes et les enfants ; on y occupe des couchettes ou des hamacs au choix.

" A Québec ils sont reçus comme de vieux amis que l'on attend depuis longtemps, et quand l'heure est venue de se diriger vers l'ouest, ils partent avec la certitude que le gouvernement " a établi des postes très bien organisés où ils sont assurés pendant les premiers jours d'un bon abri et des soins d'un personnel très expérimenté.

Foursin a le talent de la description. Sautez en wagon avec lui et laissez-le causer :

" Les trains du Pacifique Canadien viennent se former et charger au milieu même des bâtiments de l'immigration. Chaque jour, sauf le dimanche, un train à grande vitesse part de chacun des points terminus de la ligne et fait le trajet total, qui est de 5,900 kilomètres, de Halifax à Vancouver, sans rompre charge ni s'arrêter autrement que pour changer de locomotive et de wagon-cuisine.

" Les colons conservent leur literie et les ustensiles de table qu'ils avaient sur le steamer. L'aménagement du wagon se prête à tous leurs besoins ; ils y peuvent préparer leurs repas avec la plus grande facilité ; les sièges et panneaux supérieurs, en se démontant, forment pour la nuit des couchettes qui peuvent être isolées à l'aide de rideaux ; enfin les lavabos et water closets sont installés avec un luxe bien surprenant pour ceux qui n'ont voyagé que sur les chemins de fer européens. Un compartiment est réservé pour les fumeurs. Les wagons communiquant tous entre eux par des plateformes situées à leurs extrémités et les sièges étant disposés de manière à laisser un large passage central, chacun peut aisément circuler et prendre l'air sans avoir à descendre sur la voie, sans attendre pour cela les stations et incommoder constamment ses voisins. Les immigrants, aussi bien que les voyageurs ordinaires, voyagent donc sans aucune fatigue.

" Ils voyagent également dans la plus parfaite sécurité. Un épisode de notre voyage nous a per-

mis d'admirer la perfection du service d'entretien de la ligne et la rapidité avec laquelle les secours sont expédiés en cas d'accidents. Nous étions à déjeuner dans le wagon-restaurant, lorsqu'un choc vint nous surprendre et que les freins serrés avec violence arrêtaient instantanément le train. Tout le monde s'étant porté en avant, on constata qu'un éboulement considérable de blocs de granit avait totalement obstrué la voie. Une courbe assez aiguë n'avait permis au mécanicien d'apercevoir cet obstacle qu'au moment même de le heurter ; la locomotive avait gravi l'énorme amoncellement et gisait, déraillée, à demi brisée, hors de service. Aucun accident de personnes ne s'était produit.

" Nous nous trouvions entre les stations de Jack Fish et de Schreiber, au nord du lac Supérieur, à mi-chemin à peu près entre les deux stations, c'est à dire à 15 kilomètres de la plus prochaine et à 220 kilomètres de Port Arthur, point terminus de la division de l'Est, d'où il paraissait que nous puissions seulement attendre du secours. La voie était défoncée et encombrée, et sur une centaine de mètres les rails étaient tordus et les traverses brisées. Nous nous croyons immobilisés dans cette région forestière, tout à fait inhabitée, et forcés d'y faire, au milieu des boîtes de conserves et des bouteilles vides dont les immigrants ont jonché le sol, un essai de colonisation provisoire pendant plusieurs jours au moins.

" Une heure s'était à peine écoulée à cueillir des myrtilles, à reconnaître les environs et même à commencer des fouilles géologiques, que sur des *hand cars*, sorte de vélocipèdes sur rails, une première équipe d'ouvriers arrivait avec les matériaux nécessaires et déblayait la voie ; puis, deux locomotives de secours arrivaient et prenaient notre train en détresse à la fois en tête et en queue. Une remorqueur la locomotive démolie, remplacée comme par miracle sur les rails, et disparaissait ; l'autre, la réfection de la voie terminée, reprenait la traction du train. L'arrêt causé par cet accident, n'avait pas duré trois heures et ne laissait aucune trace, non plus qu'aucun regret. Sur une ligne européenne le service aurait été interrompu pendant deux jours."

* * La manière d'écrire de Foursin est simple. Il dit ce qu'il veut dire, rien de plus ; mais il le dit bien.

Ne quittez pas maintenant le wagon et prêtez l'oreille à ce vrai causeur.

" Les voyageurs, va-t-il nous dire, qui se contentent de regarder par la portière l'océan d'herbes qui s'étend sous l'horizon et que la succession répétée du jour et de la nuit, sur le train lancé à grande vitesse, ne parvient pas à limiter, ont l'impression monotone d'une traversée en pleine mer. La prairie, à peine ondulée, d'une couleur uniforme, suivant la saison, n'offre aucune variété d'aspect, aucun détail sur lequel puisse s'arrêter le regard. La rencontre d'un train venant en sens contraire, l'arrêt aux stations toutes semblables, la vision rapide des villages, plus ou moins importants mais percés avec leurs maisons en ligne, sont les seuls incidents à noter. L'étude d'une carte récente en apprendrait autant sur ce pays qu'un voyage ainsi opéré. L'examen des terrassements de la voie qui permettent de se rendre compte de la nature du sol et de l'épaisseur de la couche arable, ainsi que le nombre considérable des moulins à farine et élévateurs (magasins de blé) élevés tout le long de la ligne jusqu'à Regina prouvent, toutefois, aux observateurs les plus superficiels la qualité incontestable de ces terres pour la culture des céréales.

" Mais quelle heureuse surprise lorsque l'on parcourt la prairie à pied ou en voiture. Nous étions en septembre. Les herbes grillées par le soleil très ardent encore à cette époque de l'année, les feuilles sèches restées dans les chênes et l'écorce blanche des bouleaux lui donnaient, vue du train en marche, un ton grisâtre, comme roussi, l'apparence peu plantureuse des dunes du Nord de la France et du pays Flamand ; maintenant, nous foulions de gras pâturages où l'on distinguait des troupeaux prospères, le foin jusqu'aux épaules près de petits lacs, ou paissant sur les terres plus hautes une herbe courte mais drue, très fournie de plantes

odoriférantes, de fleurs aux couleurs variées parmi lesquelles dominent le plus souvent les roses sauvages. Puis, le sol semble tout à coup s'être effondré, et l'on se trouve sur la corniche d'une falaise inattendue, de cent pieds et plus parfois ; au bas, s'étend une vallée au milieu de laquelle coule une rivière aux capricieuses sinuosités : c'est l'Assiniboine, la Qu'Appelle, la Saskatchewan ; les moindres rivières ont, dans ces couches géologiques tendres, taillé des vallées profondes, aux bords parfois très escarpés et boisés. Les vallées ainsi creusées à travers la prairie forment des festons, une ornementation bizarre de lignes contournées qui ont épuisé tous les caprices de la fantaisie.

"Ce pays ne le cède donc à aucun autre en pittoresque ; seulement, le passant trop pressé ne s'en aperçoit pas. Nul relief ; mais sur cette surface plane la nature a fouillé, sculpté des paysages délicieux. La Grande Prairie est une tapisserie d'art, aux tons changeant avec les saisons, que la ligne du Pacifique déploie et déroule pour charmer les yeux de ses voyageurs ; verte au printemps, dorée par l'automne, elle se transformera avec l'hiver et les neiges en un manteau d'éblouissante hermine ; mais ceux-là qui s'arrêtent et s'approchent tout près peuvent seuls en jour, en distinguer les couleurs fines et variées, en admirer toute la beauté.

"Si, à l'automne, la prairie est moins verte et moins fleurie, en revanche les moissons arrivées à maturité donnent dans les parties occupées par les colons un spectacle qui n'est pas moins agréable à contempler. Aussi loin que la vue peut porter, ce sont d'interminables champs de blés au milieu desquels les moissonneurs, assis sur leurs sièges, promènent sans fatigue leurs machines attelées de trois chevaux. Partout des visages souriants. La terre donne tous les signes de la fécondité. C'est la fortune récompensant enfin les travaux ingrats et pénibles du début, indemnisant le labeur stérile du premier défrichement. C'est le succès, l'avenir assuré. L'abondance, désormais certaine, provoque la joie générale."

* * L'idée de la prairie frappe et touche profondément notre voyageur. Il sent que c'est dans ce nid que repose toute la vitalité de la race française en Amérique ; aussi, en fait-il le sujet de ses observations. Le rôle du curé le fascine.

"Le curé, écrit-il, le curé canadien, surtout dans les paroisses nouvelles, ne borne pas son action à un rôle purement religieux. C'est aussi, tour à tour, un médecin, un instituteur, un arpenteur, un architecte, un juge de paix. De là, sa grande autorité morale qu'il ne tient pas uniquement de son caractère sacerdotal, mais qu'il exerce encore comme l'homme le plus utile à la communauté, le pasteur, un véritable conducteur d'hommes dans le sens biblique du mot. Cette remarque, faite si souvent dans la province de Québec, la province française et catholique par excellence, s'applique également aux paroisses canadiennes du Manitoba et du Nord-Ouest qui reconnaissent pour père temporel et spirituel Mgr Taché, le vénérable prélat qui occupe depuis un demi-siècle le siège archiepiscopal de Saint-Boniface."

Puis du curé, Foursin passe à notre race. Il est près de la station des Chênes où il est arrivé un dimanche matin.

"L'église canadienne, dit-il, est bâtie tout près de la station. Pendant et à la sortie de la grand-messe, même spectacle intéressant que dans les vieilles paroisses de la province de Québec ou dans n'importe laquelle des paroisses de l'ouest de la France. Les Canadiens Français sont partout semblables, même simplicité de mœurs et de manières, même accueil empressé et poli, en quelque point éloigné du bas-Saint-Laurent qu'ils soient, quelle que puisse être leur occupation, ouvrier, marchand ou habitant, au hasard de leur groupement improvisé, ils ne changent pas ; quand on en a connu un, on les connaît tous. Tous ont, et avec la même force, le même sentiment national et religieux au cœur ; leur organisation paroissiale les rend invulnérables au milieu des races étrangères. Tous parlent bien, plus généralement bien, assurément, que dans une province quelconque de la France, une langue française mêlée, nécessairement, de quelques anglicismes—moins toutefois que dans

certaines journaux parisiens—le plus souvent ornés de "mots" expressifs, enrichie de locutions pittoresques parfois très gauloises, une langue française très moderne en somme ; en tout cas absolument dépourvue des patois divers qui affligent nos campagnes et s'y perpétuent."

Quant à la famille française elle est ici chez elle, et Foursin va vous dire l'histoire de l'établissement de l'une d'elles à Manitoba.

Ce récit en vaut bien d'autres et ne peut manquer d'intéresser celui qui aime et qui désire le développement du Canada.

"Il faut entendre les Français, nous dit Foursin, raconter avec aisance, et même avec une pointe d'amour propre bien légitime, comment ils ont surmonté les difficultés du début.

"—N'avez-vous pas eu, au moins, à souffrir de l'ennui, par un tel changement de vos habitudes et dans cet isolement ?

"—Oh non ! Nous avions trop à travailler et nous travaillions trop pour avoir le temps de nous ennuyer.

"—Mais vous, demandai-je encore, qui êtes arrivés à l'automne, vous avez dû être surpris par l'hiver, vous avez dû avoir très froid ?

"—Voyez-vous, monsieur, l'hiver est rude ici et un peu long, c'est vrai ; mais il est très agréable, le froid étant toujours égal, sec et très ensoleillé ; la neige est un avantage pour nous, cultivateurs, et non un embarras, si l'on a eu soin de faire assez de foin pour hiverner le bétail—et du foin il n'y a qu'à aller le faucher, il ne coûte que le travail de celui qui en a besoin ; du reste, les hivers sont très sains, nous ne sommes jamais malades, les enfants non plus ; et puis on se chauffe à volonté, le bois est à qui veut se donner la peine d'aller l'abattre et le charroyer. Les paresseux seuls, dans ce pays, peuvent souffrir du froid.

"Thiévin, un breton, ajouta une dernière raison qui suffit, à elle seule, pour expliquer comment nos paysans ont pu faire si bon marché des difficultés très réelles que présente leur installation dans la prairie. Quand il eut compris, au mouvement des lèvres de sa femme, car il est atteint d'une surdité complète, de quoi il s'agissait, il vous dit :

"—Les difficultés, les privations, le mal qu'on peut avoir, tout cela n'est rien, à la condition de réussir. Le succès, tout est là. L'espérance du succès même suffit. Quand nous sommes arrivés à la Grande Clairière, il y a deux ans, après avoir fait la moisson et liquidé notre ferme à Pannecé, nous avons eu tout de suite confiance. Nous n'avions que le temps de nous faire construire une maison avant l'hiver ; mais il nous avait suffi de voir la bonne terre que nous avions pour être rassurés sur notre avenir et nous empêcher d'avoir froid."

Cette famille Thiévin est un saisissant exemple de la ténacité, du courage et de la merveilleuse intelligence pratique que le sentiment de l'intérêt personnel, l'ambition légitime de devenir de gros propriétaires, le souci louable de l'avenir de ses enfants, peuvent développer chez le paysan français. Lorsqu'elle s'embarqua le 31 août 1888, à Liverpool, sur le vapeur *Montreal*, elle comptait onze personnes dont la plus âgée avait 70 ans et la plus jeune onze mois.

"Cette famille venait de Pannecé, Loire-Inférieure. N'ayant pu faire partie d'un voyage organisé en commun par une centaine de cultivateurs de ce département, au printemps précédent, elle s'était décidée à partir, aussitôt la moisson terminée et la vente faite de leur bétail, de leur matériel d'exploitation et de leur seul bien, sans vouloir attendre au printemps suivant, comme je le leur conseillais. Ce n'était pas sans crainte et même sans inquiétude que je les voyais à leur passage à Paris monter en wagon, n'ayant d'autre connaissance du pays où ils allaient s'établir que ce que je leur en avais dit, sans autre protection que des lettres les recommandant aux agents locaux du gouvernement canadien aux divers points de débarquement ou de transbordement ; en un mot, partant, comme disait Mme Thiévin, "à la grâce de Dieu !" Mme Thiévin, une petite femme frêle, mais d'une activité étonnante, était, en réalité, le chef de la famille, en raison de l'infirmité de son mari et de l'âge de son père. Observons

que de ses huit enfants, l'aînée, Marie, n'avait que quinze ans et que les deux derniers, deux jumeaux que le grand-père portait dans ses bras, n'avaient que onze mois ; d'autre part, j'avais calculé que, le voyage payé jusqu'à la station du Lac des Chênes, il ne resterait qu'une somme d'environ quinze cents francs à consacrer à la construction d'une maison, aux approvisionnements de l'hiver et à l'installation générale. Les bagages avaient été bien choisis et comprenaient une quantité d'articles de ménage, de linge et de vêtements pouvant suffire à la famille pendant assez longtemps ; il y avait, dans l'avenir, des ressources provenant d'immeubles à réaliser ; mais c'était sur une somme de quinze cents francs que la famille, composée de onze personnes, pouvait, uniquement, compter pour s'installer en pleine prairie, y passer l'hiver et subsister jusqu'à la récolte de l'année suivante. Cependant le départ étant irrévocablement décidé, le voyage commencé même, il n'y avait pas lieu d'insister sur le côté inquiétant des choses.

"Les choses n'étaient nullement inquiétantes, du reste, ainsi qu'on peut le constater maintenant. M. Thiévin possède maison et granges, étables et bâtiments nécessaires à l'exploitation des cent dix hectares de terres provenant de la concession du gouvernement et d'un achat à la compagnie du Pacifique Canadien ; bœufs de labour, vaches, chevaux, voitures, charrues, une faucheuse, une moissonneuse-lieuse, dans la cour de sa ferme, volailles et porcs animent le paysage ; sa récolte de blé se montera à un millier d'hectolitres, avec un rendement moyen de 21 hectolitres, à l'hectare. Dernier hommage à rendre à l'activité de Mme Thiévin : elle a installé un commerce d'épicerie et de marchandises diverses à l'usage de la paroisse. Les enfants n'ont jamais été malades. L'aînée est devenue une belle jeune fille qui va se marier prochainement ; les deux garçons, Pierre et Auguste, sont presque des hommes et, avec leur père, mènent faucheuse et moissonneuse, tiennent la charrue et dans quelques années seront des chefs de famille ; les petits frères et sœurs poussent vigoureusement, eux aussi ; le grand père Goujon est mort l'année dernière, il a inauguré le cimetière de Grande-Clairière. Un neuvième enfant est né cette année.

"L'opération délicate qui consistait à déraciner une famille de paysans à Pannecé (Loire-Inférieure), à la transporter avec ses trois générations à dix-huit cents lieues de là et à lui faire reprendre terre à Grande-Clairière (Manitoba) est désormais accomplie. Cette première tombe et ce premier berceau ont à jamais consacré la Nouvelle-Patrie. La vie et la mort ont donné la marque définitive et visible à l'évolution de cette famille et rendu sensible le mouvement migratoire d'une fraction humaine."

Faucher, le pont Maurier.

(La fin au prochain numéro)

AUX ABONNÉS NOUVEAUX

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés nouveaux une bonne nouvelle. A la suite d'arrangements spéciaux que nous avons pris, nous serons en mesure, dorénavant, de fournir gratuitement à chacun de nos nouveaux abonnés, pour quatre mois, six mois, ou un an, une série complète de tout ce qui a déjà paru de notre feuilleton en cours de publication.

Dans le cas d'une si émouvante histoire que celle que nous publions de ce temps-ci, sous le titre de "Carmen," il n'y a pas un de nos lecteurs nouveaux qui ne doive considérer comme une bonne aubaine, à ce que nous croyons, de collectionner ce feuilleton du commencement à la fin. Cela, joint à ce que nous avons déjà fait pour augmenter l'intérêt du MONDE ILLUSTRE devra nous conserver et faire grandir encore les sympathies de notre clientèle.



RÊVES D'OR

Rien ne trouble vos songes d'or.
S. H. CLÉMENTEY.

Essaim des rêves d'or, songes toujours en fleur,
Cher fantômes ! c'est vous qui calmez la douleur
De notre esprit morose.
O mensonges bénis ! messagers de l'espoir !
C'est vous qui nous charmez et qui nous faites voir
L'avenir tout en rose.

Quand on nous abandonne et que, désenchantés,
Nous regardons en nous, c'est vous qui nous restez,
Amis vrais et fidèles !
Sans cesse, en tourbillons vous passez doucement
Et semblez, dans nos cœurs, laisser le bruit charmant
De vos battements d'ailes.

Vos yeux remplis d'amour ont bravé l'œil hagard
De la Haine et du Mal dont l'effrayant regard
Veut tarir votre sève ;
Rien ne peut vous blesser, rien ne peut vous meurtrir :
Sous le soufflet brutal qui volait le flétrir,
Votre front se relève....

Oh ! ne fuyez jamais ! Apportez à chacun
Votre chant radieux, votre divin parfum
Et l'encens de vos fêtes ;
Jetez sur nous l'écho de votre hymne léger,
Afin que nous puissions l'entendre voltiger
Au-dessus de nos têtes.

Sachez nous ranimer, parsemez sous nos pas
La gaieté, le plaisir, mais ne nous faites pas
Entrevoir l'impossible ;
Donnez nous l'espérance et non l'ambition,
Car il ne faudrait pas que notre illusion
Ait un réveil pénible.

Versez nous vos rayons et non l'immense feu :
Pour avoir le bonheur, il nous suffit d'un peu,
Le trop touche au délire ;
De vos lèvres chassez les rires écartés,
Mais ayez la beauté, la tendresse, et longtemps
Gardez votre sourire.

— Louis E. Stelton



LES SOUPIRS DE LA VIE

SOUPIR !... mot qui fait rêver l'amour lui-même !

Ils sont là, sous le capricieux et mouvant ombrage que balance sur leurs têtes la toile flottante d'une véranda américaine.

La nature printanière dans sa ravissante, dans sa toute exubérante beauté de princesse royale de l'univers, est frémissante à leurs pieds.

Seuls sous l'œil de Dieu !

Lui est brun, avec de grands yeux veloutés, exprimant avec énergie la passion brûlante de son âme.

ELLE, svelte et élégante avec son port de déesse, a relevé vers lui son gracieux visage couronné de ses longues et soyeuses boucles d'or, dont les onduoyants anneaux se déroulent sur ses épaules. Son mouvement a découvert sa gorge bondissante satinée d'albâtre, et maintenant la voilà toute frissonnante sous le foudroyant éclair qu'elle a allumé dans la pupille qui la dévore.

Leurs regards se croisent.... Un instant oppressée, leur poitrine halétante laisse enfin échapper un long, un inexprimable soupir.

SOUPIRS d'amour, reviendrez-vous jamais ?

La jeune fille a grandi ; son amour a grandi avec elle. Suivez-la, suivez-la à l'aube, dans sa

gracieuse robe blanche de fiancée. Lui a un peu bruni ; son grand œil noir semble plus rêveur. Le vieux prêtre leur met la main dans la main. Ils sortent rayonnants.

C'est la plus belle journée de leur vie !

Cependant, comme toutes celles qui ont une aurore, elle a aussi un couchant ; déjà la noce tire à sa fin ; la voix mourante de l'orchestre va dire son dernier adieu. Le bal est terminé. Mais les amoureux ont fui.... Jaloux, LUI l'a amenée vers le nid parfumé qui bercera leur amour. C'est une atmosphère embaumée, un nid de roses et de lilas.

O saint amour ! premiers moments d'ivresse !

SOUPIRS des cœurs contents ! souvent ravivez-vous ?

L'année a fui comme un jour enchanté ; rien n'a terni l'azur de leur beau ciel. Le givre glacial qui enveloppe la nature n'a pas pénétré l'invulnérable bouclier qui protège leurs cœurs. Symboles vivants de l'amour, leurs feux sont toujours brillants comme les rayons de la mystique étoile qu'ils s'étaient choisie, un soir, dans les sphères éternelles. Le jour de l'an les a surpris, après un brûlant baiser, en train de se faire leurs souhaits de bonne année.

ELLE, est là, rougissante, et semble guetter avec anxiété le souhait désiré qui va faire tressaillir ses entrailles. Lui, tout mystérieux, s'amuse d'abord de son trouble ; il la trouve charmante et s'acharne à la tenir captive sous la flamme magnétique de son regard ; mais bientôt, entraîné à son insu par cette vision extatique, il se sent vaincu à son tour ; il essaye de balbutier, mais la parole expirant sur ses lèvres traduit son souhait dans la sublime langue du soupir. Le cœur leur bat fort à tous deux.... ils se sont compris.

Langage du cœur, SOUPIR d'espérance, va, tu n'as rien à envier au langage des mots !

L'époque, la terrible époque, mélange de crainte et d'espoir, est enfin arrivée. Heureusement, l'épreuve finale n'a amené qu'un excellent résultat. Il va être enfin donné à l'amour maternel de contempler à loisir un objet digne de lui, de donner et recevoir des caresses dont la seule pensée remplit d'une inexprimable ivresse son âme délirante. On lui apporte dans ses langes l'enfant du SOUPIR, le fils de l'amour.

Oh ! qui dira le bonheur, la joie, les transports qui agitaient son âme, lorsque ses yeux virent cet être adorable, lorsqu'elle contempla cette bouche si aimable, cette lèvre qui lui adressait comme prémices son plus délicieux sourire, lorsque découvrant à demi le fin cil de son œil d'ébène, il tendit vers elle ses petits bras.... Palpitante d'émotion, elle l'enveloppa de son regard de mère, et la lèvre sur la lèvre, maria un baiser—soupir de remerciement et d'amour.

Baiser de remerciement ! SOUPIR d'amour ! Qui vous comprendra s'il n'a l'âme de la mère ?

Les années s'envolent comme des flèches rapides. Un nouveau chérubin, au teint rose, a pris place dans la famille et grandi auprès du premier. Sa grâce, sa délicatesse nous le révèlent : il est du sexe de toutes les grâces, de toutes les délicatesses ; en un mot, c'est une fille.

Et les années foient toujours, le bonheur versant à longs flots ses plus insignes faveurs sur ce quatuor privilégié.

Cependant, cette idéale nature de jeune fille, cet ange terrestre n'était pas fait pour les misères de ce monde corrompu. A dix-huit ans, sans même l'avoir effleuré de son aile virginale, elle lui disait adieu et s'envolait faire fructifier ses trésors dans le pur atmosphère du cloître.

Mais soudain une sinistre clameur, poussée par une centaine de mille voix, retentit dans la patrie comme un glas funéraire, jette l'épouvante et la consternation dans les cœurs et glace le sang dans les veines des plus audacieux : "L'ennemi est aux portes ! L'ennemi est à la frontière !"

A ce premier mouvement de torpeur et de crainte universelle, légitime concession à notre faible nature, succède un calme profond, une tranquillité réfléchie qui ne peut être inspirée que par l'imminente présence d'un danger inévitable.

Le jeune homme n'a que dix-neuf ans. Mais les principes à large envergure qui lui ont été inculqués dès le jeune âge, qu'il a sucés avec le lait, ces grands et nobles principes le déterminent. Il com-

prend que la patrie le réclame. Il sait qu'il se doit au salut commun.

—Père, dit-il, donnant cours à sa généreuse résolution, je n'ignore pas le sort qui nous attend. Aussi, je veux vaincre pour la patrie ou mourir pour sa sainte cause.

Et un rayon prophétique d'espérance illuminait son mâle et beau visage.

La pauvre mère écoute en silence. Quoi ! n'était-ce donc pas assez du sacrifice de son enfant chérie, de sa fille adorée ? Pourquoi avoir joui de tant de bonheur si ce n'était que pour souffrir de si terribles, de si atroces désillusions ?

Et, une larme indiscrète, trahissant le volcan de son âme, lave silencieuse, traçait sur sa joue animée son brûlant sillon.

Moins sensible, le père avait envisagé plus froidement la situation. Son calme effrayant—consentement tacite—faisait pâlir la tendre mère.

Tout fut consommé.

Quelques heures plus tard, rêvant épaulettes et triomphes, le jeune homme courait s'enrôler parmi les défenseurs de la patrie.

La dernière entrevue l'avait presque attendri. En voyant sa mère pleurer, il avait bien senti comme un reflux du cœur sur ses lèvres et surpris une larme inaccoutumée humectant sa paupière. Mais ce fut tout.

La passion des aventures, le démon du nouveau l'éblouissait.

Debout sur le seuil, sa mère le contempla long temps, lui, son fils, qui, insouciant et sans regret, quittait la maison paternelle.

Mais lorsqu'un détour du sentier, au moment de disparaître, il lui jetait de la main un dernier baiser d'adieu, l'émotion fut trop forte. La mère tressaillait dans tout son être, un flot de larmes jaillit de sa paupière.

Et un profond soupir fit onduler son sein.

SOUPIRS, soupirs douloureux, soupapes de l'affliction, sans vous que serait la douleur sinon l'irrémissible désespoir ?

Le père avait envisagé plus vilement la circonstance. Sans être stoïque ni fataliste, il acceptait généralement la vie telle qu'elle se présentait.

Réglé, il se rendait chaque matin à son bureau, à l'heure fixée, revenait dîner, puis passait la soirée avec son épouse.

Pendant l'intervalle de veuvage, pour ainsi dire, que lui laissait cette vie à deux, que faisait la tendre mère ?

Ah ! sans doute, elle songeait à ses enfants, son fils surtout, qu'elle entrevoyait prisonnier dans un étroit sentier, entre deux avalanches de dangers. Et seule, loin de tout regard officieux, elle exhalait à satiété ses larmes, ses soupirs.

SOUPIRS, témoins muets, vous rassérénerez le cœur ulcéré, vous diminuez la mortelle inquiétude de l'absence ; vous êtes les libérateurs de l'humanité !

Un de ces jours, pendant sans doute qu'elle se faisait à elle-même ses personnelles confidences, s'épanchant sans détour en son propre cœur, elle fut soudain arrachée à sa maternelle rêverie par un bruit inaccoutumé, entremêlé de gémissements étouffés et de bruyants éclats de voix.

Ede se lève promptement, vole à la porte et l'ouvre.

Ciel ! quel affreux, quel horrible spectacle s'offrit à ses regards !

Sur une civière portée par quatre hommes gisait son mari mourant ; il était immobile, le visage blême, les yeux hagards, tandis qu'un flot de sang se faisant jour à travers les bandages mal fixés qui lui ceignaient la tête, inondait ses habits souillés, en désordre. Il ressemblait plutôt à une masse inerte, à un repoussant débris maculé de sang et de boue qu'à un être humain, qu'à l'homme, le chef d'œuvre de la création.

Une poutre, détachée de la faite d'un édifice en construction, avait accompli cette catastrophe.

La lame acérée d'un poignard, plongé jusqu'à la garde dans le sein de l'épouse, n'eut pas produit sur elle un plus terrifiant effet que cet indescriptible spectacle.

Pâle comme la mort, elle sentit ses genoux ployer et se dérober sous le poids, devenu trop lourd, de son corps.

Elle chancela, porta la main à son cœur tandis qu'une goutte de sang injetait sa paupière.

Mais sa force d'âme reprenant le dessus, elle se roidit contre l'adversité et, sous l'empire d'une impulsion nerveuse instantanée, elle vague avec un sang froid effrayant aux douloureuses opérations que nécessitent les exigences de son inavouable et triste position.

Mais à peine a-t-elle tant bien que mal installé son époux, qui ne tient encore à la vie que par un bien faible souffle, qu'un cavalier, enveloppé dans des tourbillons de poussière et dont la monture ruisselle d'écume, s'arrête à sa porte. Il est porteur d'une dépêche.

Ciel ! Ciel impitoyable, est-il possible ? Son fils !... oui, son fils est mort, tombé en brave au champ d'honneur !

C'en est fait, cette fois. La pauvre mère s'affaisse ; on la relève : à peine peut-elle saisir, de l'œil indifférent et troublé que la douleur égare, les derniers adieux de son époux.

Deux jours plus tard, on enlève le cadavre de sa vue pour le porter au cimetière.

Le double coup a été trop violent : la pauvre mère est folle.

Une Sœur de Charité est appelée à son chevet. Les larmes aux yeux à la vue de tant d'affliction, la bonne religieuse ne la quitte jamais. Elle la veille la nuit, elle la surveille le jour.

Enfin, après deux jours entiers d'une surexcitation mentale qui dépasse le délire, la malheureuse semble prendre un peu de calme.

Assise sur son lit, elle paraît oublier momentanément sa douleur et tient en ses mains le Dieu crucifié.

Dissimulée dans l'ombre des rideaux, la jeune nonne contemple avec une religieuse admiration ce visage noble et calme, portant incrusté en lui le stigmate de la douleur.

Mais soudain, assaillie par le cruel ressouvenir de la réalité, la malade pousse un cri et, comme frappée d'un coup de foudre, retombe lourdement sur elle-même.

La religieuse se précipite à son secours. Leurs yeux se rencontrent... et toutes deux s'arrêtent interdites....

— Ma fille ! s'écrie la malade dans une convulsion, et un étrange reflet illuminait son regard.

— Ma mère ! Ma mère ! me reconnaissez-vous ? enfin.

A ce moment, la mère enfonce sa tête dans l'oreiller et, avec un mouvement spontané d'espérance, pressa le Christ sur ses lèvres glacées.

La jeune fille s'élança, et des doigts crispés de sa mère retira le crucifix.

Il était

« tiède encore
« De son dernier soupir. »

Soupirs ! Soupirs ! indestructible et vivante incarnation de l'humanité ; n'êtes-vous pas nécessaires à l'existence ? Sans vous la vie serait-elle bien la Vie ?

Simon Polivar

NOTES ET CROQUIS

Château de Farges, } Octobre 1891.
Ain, France }

Le château de Farges était, il y a quelques années à peine, la propriété de la famille de nobles, les de Lapeyrouse, alliés aux Monthon, dont l'ancêtre, le comte de Monthon, suivit Napoléon à Sainte-Hélène et qu'une rumeur tend à faire passer pour l'auteur des *Mémoires* du grand captif. Même ce dernier était parrain de Madame de Lapeyrouse qui est née à Sainte-Hélène. Grâce à cette circonstance, la famille possédait de nombreux souvenirs se rattachant à l'existence intime de l'empereur. Entre autres nous mentionnerons le lit en fer où le héros rendit le dernier soupir, et plusieurs meubles en chêne antiques

que l'on gardait religieusement. Ces derniers rappelaient des événements ou des époques intéressantes. C'étaient des fragments d'histoire et mieux encore c'étaient des témoins, et ce qui les rendait précieux c'était la gloire dont les reflets éblouissants les avaient pour ainsi dire auréolés.

Le château est situé à l'entrée du village, dans un endroit assez en relief, sur la pente d'un petit coteau, d'où il domine la vallée du Rhône à travers une énorme trouée de vert, comme entre l'écartement paisible d'épaisses tentures moirées.

Il n'a rien des anciens castels et le style des vieux manoirs n'a accroché à ses murs aucun de ses airs de hiboux. Il n'a pas plus non plus l'allure d'un geôle ou l'aspect farouche et belliqueux d'une place forte. Pas de créneaux, pas de bastions et pas de fenêtres grillées.

C'est une spacieuse demeure, sans morgue, sans défiance et sans menace, à la physionomie ouverte, sans toutefois avoir la gaieté et l'éclat des châteaux modernes où les frises et les dentelures, les nuances et les parures sont semées *largo manu*. Moins sombre et moins majestueuse que les maisons seigneuriales du temps féodaux et d'une apparence plus sobre et moins prétentieuse que les somptueuses constructions d'aujourd'hui, elle semble le produit d'une époque de transition dans l'architecture et dans les mœurs.

Il nous manque les archives pour nous faciliter notre tâche, mais en dépit de cette absence de renseignements précis, nous croyons pouvoir assurer que le château a du être élevé alors que la royauté voyait l'apogée de sa gloire, sous Louis XIII ou sous Louis XIV.

C'est une masse de pierre aux pans solides et recouvert d'un crépit légèrement teinté de bleu ; les pignons sont très élancés, les cheminées grotesques, et à gauche une élégante tourelle, svelte et enlaccée de lianes grimpantes, se dresse comme une vigie à l'avant garde et couronne le château en le complétant.

Les fenêtres, au bas, sont larges et bien éclairées, mais en haut, par un caprice assez bizarre, elles sont taillées dans le style semi-gothique et les frises en bois sculpté qui encadrent le toit font un mélange d'architecture qui produit au premier abord une étrange impression, comme une envie de rire.

Mais il faut compter avec la restauration qui est souvent ignorante et aveugle, quand elle n'est pas sacrilège.

Une vaste cour fermée par un mur fleuri de vignes vierges isole le château de la grande route. L'on y arrive par une lourde grille en fer s'ouvrant sur une allée vaste et sablée, bordée d'une double haie magnifique où le buis conduait le fusaïn, où le vert tendre de celui-ci crie sa note aigue à côté du vert sombre et luisant du houx railleur et perlé de baies de corail.

Cette haie nous accompagne jusqu'au porche surmonté d'un écusson où flamboie cette devise : « Tu es un bon fils. »

Sur les côtés du château, des cimes chevelues d'arbres en pleine puissance écrasent la toiture, filtrent la lumière des jours brillants et protégent, comme des stores imperméables, contre les vents et les pluies.

En arrière, les pièces larges et luxueuses donnent de plein pied sur une superbe terrasse en pierre et garnie de grillages et de rampes où s'accrochent des jasmins fatigués de fleurir. Elle s'appuie au château et surplombe le parc et la prairie dont la verdure encore printanière se déroule, avec des interruptions de boqueteaux et de taillis, jusqu'au Rhône qu'on ne voit pas mais dont un profond effondrement, entrevu là-bas, nous fait deviner la présence.

De cette terrasse l'on commande vraiment une vue peu commune par le nombre et la magnificence des détails.

C'est comme une chanson des yeux et l'on a devant nous—nettement exprimée—la gamme de

toutes les nuances et de tous les tons. Les dièses et les bémols pourraient se trouver dans les teintes de transition, intermédiaires, indéfinies, et l'âme d'un artiste pourrait solfier une touchante symphonie devant cette délicieuse page de musique dont la variété des couleurs serait le doigté et où les ombres seraient des points d'orgue.

L'harmonie chromatique va au cœur comme un touchant refrain !

Quand le vent a chassé devant lui les strata brumeux qui vers l'aube montent des flancs obscurs de la montagne d'en face ou des rivages rhodaniens, ou que le soleil les a fondus sous l'ardeur de son rayonnement, c'est une de nos joies les mieux goûtées, que la contemplation des névés lointains baignés de rose et purs comme des lys.

L'autre côté de la vallée le sol fait un immense repli, pierreuse et noir, à moitié nu et dépouillé, c'est la Vanache qui s'incline lentement vers Genève. Il se dresse devant nous un large pan de muraille invincible dont la sombre épaisseur nous prive d'un long lambeau taillé dans le bas du ciel.

La cime neigeuse du Mont-Blanc, à vastes facettes s'irisant de reflets diamantés, resplendit derrière cette affreuse ride terrestre, sourit qui l'éclaire et en corrige le deuil profond !

A quelque distance, à gauche, deux autres petits pics aigus, taillés en clochers d'église, penchés l'un vers l'autre, semblent deux innocences, deux virginités amoureuses prolongeant à l'infini, sous l'œil bleu du ciel, une causerie confidentielle.

A droite l'œil peut embrasser quelques uns des hauts sommets de la Savoie, massifs entassés comme dans une cohue de castels antiques et coupés d'escarpements inouïs où la pensée s'arrête comme au bord d'un abîme.

D. B. Chever

NOUVELLES A LA MAIN

En revenant de l'enterrement.

— Quelle inscription pourrais-je bien mettre sur la tombe de ma pauvre défunte épouse ?

— Les plus courtes sont toujours les meilleures. Mettez donc simplement : ENFIN !

Moses Cohen, (à son frère Samuel qui a tombé durant le dernier quadrille).—Tu es la honte de la famille ; toute la salle rit de toi.

Samuel.—Viens y voir, nigaud ! Je voulais m'assurer si c'était du vrai tapis de Turquie ; ça n'en est pas. Je n'y pousse pas cet fille-là. Tout le reste doit être comme le tapis : de l'imitation.

Le financier X... montrait à un ami une magnifique maison qu'il vient de faire bâtir. Après avoir visité toutes les pièces :

—Remarque, lui dit-il, cet escalier dérobé

—Ah ! fait l'ami, il l'est, comme tout le reste de la maison.

Dubedon rend malheureuse sa femme, une femme charmante et exquise.

—Voyons, lui dit un ami, c'est très mal. Tu lui dois la fortune, le bonheur... Tu ne sais pas tout ce que tu lui dois !...

—C'est vrai, fait Dubedon ; mais j'aime mieux mourir insolvable.

M. Albert Ferland, dont on a lu, dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, les jolis écrits, est un artiste au talent qui promet. Il a dessiné, sur un vieux modèle, un excellent portrait de notre grand patriote Chénier. Ce crayon, fort bien réussi, est actuellement exposé dans les vitrines du journal *La Patrie*, de cette ville, où nombre de nos concitoyens l'ont déjà admiré. Nous en avons en main une bonne copie photographique qui donne du dessin la plus haute idée.



LA MARQUISE DE DUFFERIN ET AVA

LADY DUFFERIN

ET SON PROCHAIN VOLUME "MON JOURNAL CANADIEN"

On sait la popularité que s'est acquise dans notre pays, cette grande et noble dame qui fut la digne compagne d'un de nos gouverneurs généraux les plus populaires, j'ai nommé la marquise de Dufferin et Ava.

Entre autres qualités qui ornent et distinguent son noble et fier caractère, lady Dufferin est douée d'un bel esprit, logique et lucide, d'un cœur sensible et sympathique. Il n'en faut pas davantage, avec un peu de culture, pour constituer un littérateur ; et comme tout cela existe chez lady Dufferin à un degré élevé, on peut dire que sa réputation d'écrivain de mérite n'a pas été surfaite.

Un premier ouvrage : *Notre vie vice royale aux Indes*, lancé il y a deux ans, sous son nom, dans le public anglais, a rencontré le plus légitime succès. Nul doute que son prochain volume, qu'on annonce à présent, n'ait une vogue encore plus grande. En effet, outre que le nom du Canada a bien des sympathies là-bas, il semble, au dire de certains privilégiés qui ont pu déjà s'en rendre compte, que, dans ce récent ouvrage, l'auteur raconte des choses plus intimement et plus agréablement senties.

C'est, paraît-il, un style enchanteur où se déroulent les tableaux les plus brillants et les plus nature des traits de mœurs canadiennes, des us et coutumes, des travaux et des joies du pays.

Aucune personnalité n'y apparaît distincte, mais il ressort de l'ensemble une impression de contentement, née de la somme et des choses.

Bien que cela soit plutôt insinué qu'affirmé, il appert à travers ces fines et délicates pages que lord et lady Dufferin n'aimèrent pas moins le Ca-

nada qu'ils en furent aimés. Ce fut pourtant à leur départ qu'on vit se dresser sur leur route des arcs de triomphe tout fleuris où se lisaient des inscriptions comme les suivantes : " Votre séjour au Canada fournira une belle page à notre histoire ; " " Bienvenue à la compagne de celui qui a conquis notre affection ; " " Farewell to him who has won the hearts of all Canadians ; " " Favourite of the people," etc., etc.

Le livre de lady Dufferin, fait de ses souvenirs du Canada, dit hautement qu'elle a gardé, depuis tantôt quinze ans, ses sympathies à notre pays. Il n'en est pas autrement de nous vis-à-vis d'elle.

J. St-E.

LORD DUFFERIN

ANCIEN GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA

(Voir gravure)

Les honneurs sifflent sur la tête de notre ancien gouverneur, et l'heureuse souvenance que nous avons gardée de lui nous autorise à croire qu'ils sont bien mérités. Ayant déjà précédemment au stage qu'il fit au milieu de nous, occupé successivement les charges importantes d'ambassadeur à Saint-Petersbourg et à Constantinople, puis de Commissaire spécial en Egypte, dans la suite il fut préposé à la vice-royauté des Indes, après quoi il devint ambassadeur à Rome, et enfin vient d'être nommé à une dignité nouvelle, celle de Préfet des "Cinq Ports." Sans doute, un jour on le verra entrer dans le Cabinet anglais ou devenir, à l'occasion, comme il a toutes les qualifications nécessaires à cette fin, vice-roi d'Irlande. Ce sont, pour ainsi dire, les seuls postes distingués où il n'ait pas encore passé, dans la vaste carrière de la diplomatie britannique.

C'est en 1872 que lord Dufferin fut envoyé comme gouverneur-général en Canada, position qu'il occupa jusqu'en 1878. Malgré les difficultés des temps, malgré les embarras politiques dont il eut à se démêler, il ne laissa, dans tout le pays, à son départ, que des regrets et de l'admiration.

De caractère égal, de société charmante, d'allures loyales et franches, sans préjugé aucun, lord Dufferin sait se faire un ami de quiconque entre avec lui en relations. Diplomate de race, il a fait ses preuves comme tel, non-seulement ici parmi nous, mais dans ses ambassades de Russie, de Turquie et d'Italie, lors de son Commissariat d'Egypte, et encore aux Indes, partout où il eut à renverser des obstacles et à combattre des préventions. Avec cela, littérateur à la plume virile et savante, secondé dans ses travaux, par une femme à l'âme trempée comme la sienne, il était fait pour les hautes missions qu'on lui a toujours assignées.

C'est un de ses enfants dont la Grande Bretagne peut être fière à bon droit ; un citoyen qui fait honneur à la société humaine.

J. St-E.

CHRISTOPHE COLOMB

UNE QUESTION D'HISTOIRE.—(Suite)

Maintenant, revenons à une époque beaucoup plus rapprochée, mais antérieure toutefois à Christophe Colomb. Nous constaterons également que quelques parties de l'Amérique, Terre-Neuve et les côtes du Golfe St-Laurent, par exemple, n'étaient pas inconnues aux Basques et autres pêcheurs normands et bretons.

Voici ce que nous lisons dans Clérac, auteur des *Us et Coutumes de la Mer*, dont l'autorité est incontestable :

" Les grands profits et la facilité que les habitants du Cap Breton près Bayonne, et les Basques de Guyenne ont trouvé à la pescherie de Baleiner, ont servi de leurre et d'amorce à les rendre hâsardeux à ce point, que d'en faire la quête sur l'Océan, par les longitudes et les latitudes du monde, à cet effet ils ont eu devant équipé des Navires pour chercher le repaire ordinaire de ces monstres. De sorte que, suivant cette route, ils ont découvert, cent ans avant les Navigations de Christophe Colomb, le grand et le petit banc des Morues, les Terres de Terre-Neuve, de Cap Breton, et de Baccaloes, (qui est à dire Morue en leur langue) le Canada, ou Nouvelle France où c'est que mers sont abondantes, et foisonnent en Balènes, et si les Castillans n'avaient pas pris attache de dérober la gloire aux Français, de la première atteinte de l'Isle Atlantique, ils avoueraient, comme ont fait Christophe Wittliet et Antoine Magin, Cosmographes flamands, ensemble Fr. Antonio S. Roman, *Monge de Saint-Benico, del Historia general de la India*, (Liv. I chap. 2, p. 8) que le Pilote lequel porta la première nouvelle à Christophe Colomb et lui donna la connaissance et l'adresse de ce nouveau monde, fut un de nos Basques terre-neuviers."

Bergeron, dans son *Traité de la Navigation et de voyages des découvertes*, publié à Paris en 1629, dit ce qui suit : " Il est bien certain, dit-il, que dès l'an 1504, les Basques, Normands et Bretons allaient à la Coste des Morues, dit le Grand banc des Molues, à quelque 800 lieues de France vers Cap Breton ; et le pays mesme en semble avoir pris le nom de Baccalao ou Baccaloes, à cause que les Basques appellent ainsi ce poisson, et ceux du pays *Apagé*. Ce qui fait foi indubitable que nos Basques y hantaient longtemps auparavant. Et cette pesche a toujours continué depuis à nos Français qui en fournissent toute l'Europe et de fait ils y ont plusieurs noms, comme Cap Breton, Brest, Rochelay, et autres. De sorte que plusieurs pensent qu'il en faille reprendre l'origine plus haut, et que depuis plusieurs siècles, nos Basques, Diépois, Malouins, Rochelois, et autre faisaient des voyages ordinaire à ces terres Neuves pour ce sujet ; et que dès lors ils imposèrent des noms qui y sont demeurés " (1).

(1) Ces deux derniers auteurs cités par M. N. E. Dionne dans son récent et remarquable ouvrage : *La Nouvelle-France de Cartier à Champlain*.

Francisque Michel, *Le Pays Basque*, (ch. 9) dit également que les Basques avaient connu les côtes de Terre-neuve un siècle avant Christophe Colomb.

Harriss, (*Notes on Columbus*) est même porté à croire que les Basques et les Scandinaves (Normans) fréquentaient ces parages dès le VII^e siècle de notre ère.

On ne peut pas cependant, dans le vrai sens du mot, attribuer au Basques et Normands l'honneur d'avoir découvert notre continent, puisqu'ils l'ignoraient eux-mêmes et qu'ils n'avaient pas su attirer sur eux l'attention de l'Europe. De fait, le but de leurs expéditions était tout à fait identique à celui des Scandinaves, et c'était uniquement la pêche et le commerce qui les avaient entraînés vers ces lointains parages.

Je sais fort bien que le vent était aux découvertes à la fin du X^e siècle. Mille bruits flottaient dans l'air au sujet de terres inconnues, de nouvelles routes à explorer. C'est que, voyez-vous, les temps marqués par la Providence étaient arrivés, et l'homme qu'Elle avait chargé du mandat spécial de révéler à l'Europe l'existence du Nouveau Monde, allait apparaître.

Christophe Colomb joignait à sa haute intelligence un esprit observateur. Il a dû recueillir plus d'un renseignement dans les nombreux voyages qu'il accomplit avant 1492. Il est même possible qu'il ait entendu parler du Vinland des Scandinaves et autres terres situées à l'ouest de l'Islande lorsqu'il visita cette île en 1487. A cette date l'histoire des voyages au Vinland avait été consignée par écrit et les sagas étaient fort populaires. Il a pu arriver qu'un Basque *terreneuvier* lui ait fait connaître l'existence de terres nouvelles à l'ouest de l'Atlantique. On est même autorisé à croire que certains passages des auteurs classiques ont dû attirer son attention (1). On sait que la fameuse prophétie de Sénèque laissa une profonde impression dans son esprit (2). Mais tout cela n'enlève rien au mérite et à la gloire du grand navigateur génois. Tout autre pou ait aussi bien que lui tirer le meilleur parti possible des circonstances ; personne n'en fit rien ; à lui donc l'honneur d'être le véritable découvreur de l'Amérique, d'avoir révélé à la civilisation l'existence d'un nouveau continent !

Quant aux communications intercontinentales qui auraient eu lieu à l'âge moderne de la terre au moyen d'un continent maintenant submergé et dont parle M. Blanchard dans son *mémoire* à l'Académie des Sciences, cela nous reporte à une date très reculée, à l'époque tertiaire et post tertiaire des géologues. Il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'il eût alors existé un continent communiquant de l'extrémité septentrionale de l'Europe à l'Amérique en passant par l'Islande et le Groenland.

La géologie aujourd'hui est une science d'une autorité incontestable pour l'histoire de la terre. Ainsi, si des nouvelles terres ont apparu là où l'étude des assises témoignent que l'Océan s'étendait autrefois, d'autres faits nous font voir que de vastes contrées ont disparu sous les eaux.

La comparaison des faunes et des flores et l'étude des fossiles prouvent également la connexité des continents aujourd'hui séparés ou disparus. Si l'on rencontre les mêmes espèces fossiles dans les couches géologiques correspondantes d'îles et de continents séparés actuellement par des bras de mer et soumis à des conditions de climats différents, on a la preuve que les contrées où vivaient ces espèces étaient alors réunies. C'est ainsi que l'on a reconnu que l'Irlande était reliée à l'Angleterre et à l'Espagne, l'Inde à l'Australie et l'Europe à l'Amérique par des terres aujourd'hui submergées. (3)

(1) La pensée d'existence de Colomb était l'hypothèse de la proximité de l'Asie et de l'Amérique, et cette hypothèse lui venait d'Aristote et des géographes. — *Cronos Journal. De l'influence d'Aristote et des géographes sur la découverte du Nouveau-Monde*, (Paris 1861).

(2) "Un temps viendra dans la suite des siècles où l'Océan brisera ses lianes et il enserra le monde ; la terre immense à tous serres en terre, Typhis dévorera de nouveaux mondes, et Thulé ne sera plus la dernière terre." (Sénèque, *Mélas*, II)

(3) E. Reclus, *La Terre*, p. 45.

Sur divers points de l'Amérique on a trouvé des squelettes de chameaux et autres animaux communs aux deux continents. Dans les couches miocènes des Mauvaises Terres de Nebraska, comme dans les couches correspondantes de l'Europe, on a reconnu les restes d'animaux semblables, des rhinocéros, des machairodus, des paléothériums.

On a également trouvé dans les couches de lignite des terrains tertiaires de l'Europe des débris de cyprès de la Louisiane, des feuilles d'érables, de magnolias, de sassafras, de taxus, de séquois des forêts californiennes et d'autres arbres de l'Amérique du Nord qui sont maintenant étrangers aux régions européennes. Cependant, en 1492, la séparation entre les différents règnes de la nature était complète ; si donc à une époque antérieure on constate l'existence d'une seule et même vie organique sur les deux continents, on peut en conclure qu'à cette même époque les deux continents communiquaient ensemble au moyen d'une terre aujourd'hui disparue. Aussi le géologue Ed. Collomb dit qu'à l'époque tertiaire la partie occidentale de l'Espagne se rattachait à un continent, actuellement submergé, et qui se serait prolongé jusqu'en Amérique. Ce continent pouvait encore subsister en totalité ou en partie à la période suivante, et peut être que la géologie, l'éthnographie, etc., sont ici d'accord avec les traditions des anciens pour identifier ce continent avec la fameuse Atlantide qui aurait joué un si grand rôle au commencement des âges. (1)

C'est sans doute au post tertiaire ou à l'époque quaternaire que M. Blanchard fixe la date de ces communications intercontinentales, du moins s'il faut entendre par là des migrations en Amérique car il n'est pas du tout prouvé que l'homme existait à l'époque tertiaire ; c'est tout au plus s'il a paru à la fin du pliocène. Toutefois la question de semblables communications intercontinentales par cette voie, à cette époque reculée, me paraît fort problématique.

La présence des premiers hommes n'a été constatée en Amérique que dans les parties méridionale et centrale et au Sud des Etats-Unis ; s'ils étaient venus par l'Islande, le Groenland et le nord de l'Amérique, on trouverait certainement quelque part des traces de leur passage. Au contraire aucun vestige, aucun signe de quelque nature que ce soit nous indique le passage d'hommes par cette voie avant la découverte de ces mêmes lieux par les Scandinaves. C'est tout au plus si ces derniers trouvèrent en Islande quelques moines irlandais qui s'y étaient établis peu de temps auparavant.

D'ailleurs il nous faudrait avoir sous les yeux le texte même du mémoire de M. Blanchard pour pouvoir en parler avec connaissance de cause ; sans cela nous serions exposés à attribuer à l'auteur des faits étrangers à sa pensée.

Alphonse Gasman

Québec, novembre 1891.

(La fin au prochain numéro)

Pour écrire en prose, il faut absolument avoir quelque chose à dire ; pour écrire en vers, ce n'est pas indispensable. — Mme AKERMANN.

Le sentiment le plus violent peut être qu'il y ait au monde, c'est la haine d'une femme contre une femme. — OCTAVE FEUILLET.

C'est le bonheur d'un chef d'Etat d'être bien servi par les circonstances ; son habileté est de se bien faire servir par les hommes. — G.-M. VALTOUR.

(1) D'après Wallace, le détroit de Behring, qui n'existait pas au pliocène, n'aurait été formé que depuis l'époque quaternaire.

Dana est d'opinion qu'à l'époque tertiaire, un continent ou au moins un archipel de 6,000 milles de longueur sur une largeur de 1,000 à 2,000 existait sur l'Océan Pacifique. Le professeur Le Comte évalue également à 20,000 milles carrés la perte de terrain ainsi faite sur ce même océan.

REPONSE A UN ENVOI GRACIEUX (*)

A MISS E. EHTONE

Votre livre aimé, la charmante offrande
Qu'une brise amie a portée vers moi !
La, frais et vif, franchi la mer gronde,
Votre livre aimé, la charmante offrande !
Hommage à sa grâce et faut que je rende,
Et dise ce qu'il m'a causé d'émoi,
Votre livre aimé, la charmante offrande
Qu'une brise amie apporte vers moi !

L'Aube d'une femme ! (+) Oh ! que je m'incline
Devant la splendeur d'un soleil naissant,
Son front rayonnant devant la colline !
L'Aube d'une femme ! On ! que je m'incline !
Cette aube, à r' voir, end mon âme encline,
Et mon cœur de barde est reconnaissant.
L'Aube d'une femme ! Oh ! que je m'incline
Devant la splendeur d'un soleil naissant !

Il va monter haut, en sa course altière,
Muse de là bas, votre astre b ni !
Je le vois au loin verser sa lumière :
Il va monter haut en sa course altière !
Je le vois courir à la terre en jère
Avant que son jour brillant soit fini.
Il va monter haut, en sa course altière,
Muse de là bas, votre astre b ni !

Gloire à vos vingt ans ! Honneur à la France,
Au monde ravi, montrant ses enfants,
Son orgueil de mère et son espérance !
Gloire à vos vingt ans ! Honneur à la France !
Reprenez la lyre et que la souffrance
Meure en écoutant vos airs triomphants !
Gloire à vos vingt ans ! Honneur à la France,
Au monde ravi, montrant ses enfants !

J.-M. AMÉDÉE DENAULT.

Cercle Ville-Marie, Montréal (Canada), 1er octobre 1891.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de NOVEMBRE a eu lieu samedi, le 5 Décembre, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	5,606....	\$50.00
2e prix	No.	6,796....	25.00
3e prix	No.	15,077....	15.00
4e prix	No.	1,552....	10.00
5e prix	No.	7,546....	5.00
6e prix	No.	14,539....	4.00
7e prix	No.	6,901....	3.00
8e prix	No.	10,261....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

102	5,239	11,608	19,273	26,912	32,103
142	5,409	12,474	19,584	27,180	32,386
463	5,789	13,457	20,428	27,714	32,765
602	5,824	14,897	21,587	27,856	32,970
721	5,966	15,356	21,589	29,298	33,180
1,229	6,913	15,417	21,992	29,318	34,623
1,513	7,090	15,440	22,316	29,457	35,744
2,152	7,544	16,463	23,236	29,460	35,760
2,278	8,273	17,188	23,833	29,956	36,464
3,503	8,587	17,256	23,882	30,623	36,626
3,622	8,739	17,299	24,643	31,082	37,850
3,830	8,865	18,263	24,647	31,180	39,422
3,968	9,254	18,278	24,958	31,289	39,476
4,261	10,811	19,256	25,360	31,507	39,556
4,775	11,496				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRE, datés du mois de NOVEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec

(*) Nous empruntons à un de nos élarges *La Revue Artistique et Littéraire* de Paris, cette pièce de circonstance, échappée à la plume de l'un de nos plus actifs collaborateurs.

(+) *L'Aube d'une femme* : c'est le titre d'un recueil charmant de poésies dues à la lyre enchantée de Miss E. Kartone une des aimables correspondantes françaises du MONDE ILLUSTRE.



AU SALON DE RÉCEPTION DE LA REINE VICTORIA



JE



V



OUS

AI



ME

MOUVEMENTS DE LA BOUCHE POUR PRONONCER LA PHRASE : "JE VOUS AIME."

LA PHOTOGRAPHIE DE LA PAROLE—(De l'Illustration)

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Quelques minutes plus tard, Alfred et Marguerite, montés dans un traîneau, s'en allaient rapidement du côté du cap Traverse.

Dans les premières minutes, ils ne trouvèrent rien à se dire. L'un et l'autre étaient préoccupés. Ils étaient encore dans la ville et on pouvait s'apercevoir de leur fuite. Cependant, sur leur passage, tout était désert : à peine çà et là une lumière à travers les rideaux épais de quelques fenêtres ; deux ou trois chiens seulement aboyèrent de loin, dans le fond des cours.

Depuis quelque temps déjà, ils avaient dépassé les dernières maisons de la ville ; ils se trouvaient en pleine campagne maintenant. Pour plus de sûreté, Alfred s'engagea dans un chemin détourné.

Tout à coup, il entendit un sanglot.

—Marguerite, je vous en prie, calmez-vous.

—Excusez-moi, je ne puis pas m'en empêcher. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert tout à l'heure et ce que je souffre encore maintenant.

—Oui, je le comprends.

Et elle lui raconta tout au long la scène de son évocation, toutes ses craintes, toutes ses incertitudes.

Alfred buvait avec délices chacune de ses paroles.

—Vous m'aimez donc bien ? fit-il.

Elle lui répondit par une douce pression de sa main.

Ils parlèrent peu ensuite. Leurs cœurs à l'un et l'autre étaient trop pleins pour pouvoir exprimer leurs sentiments par des paroles. Ils observaient silencieusement les étoiles, cherchant à deviner leurs marches mystérieuses, aussi cachées pour eux que celle de leur destinée.

Bientôt une rougeur sombre estompa à l'Orient les bords de l'horizon, s'agrandissant, s'animent de plus en plus ; puis ce fut un riche déploiement de couleurs ; le disque du soleil se montra, lançant des gerbes de feu. Ainsi, dans quelques jours, leur destinée jusqu'à présent obscure et incertaine, éclaterait dans toute sa splendeur.

Pendant le plus fort de l'hiver, l'île du Prince Edouard n'a guère de communication avec le continent que par le détroit qui sépare le cap Traverse et le cap Tourmentine, une distance d'environ neuf milles. La violence des courants laisse au milieu un passage d'eau libre d'à peu près trois milles de largeur, tout le reste est couvert de glace plus ou moins épaisse. La traversée se fait au moyen d'une flottille de bateaux construits exprès pour être trainés sur la glace ou flotter sur l'eau, selon les besoins et les circonstances.

Il faisait un temps clair et très froid ce matin-là. Alfred et Marguerite attendaient les bateaux, tout en apercevant au loin les lignes sinuées de la côte du Nouveau-Brunswick, où il leur tardait de se rendre.

Enfin, les bateaux arrivèrent, trainés par les hommes sur la glace. Quelques passagers suivaient la file. Marguerite avait une bonne excuse dans le froid pour s'envelopper la tête. Son visage disparaissait complètement sous les fourrures. Alfred aussi avait relevé le col de son pardessus jusqu'au dessus de ses oreilles et abaissé son bonnet de fourrure sur ses yeux. L'un et l'autre avaient peur d'être reconnus par quelqu'un des passagers ; mais lorsque ceux-ci se furent approchés, ils virent que c'étaient tous des étrangers pour eux, probablement des voyageurs de commerce.

Il y avait une douzaine de bateaux tirés par quatre hommes chacun. Ces bateaux étaient d'une

forme toute particulière : des chaloupes, à l'avant carré comme l'arrière, bien que moins large, comme s'il eut été coupé brusquement. Le fond, légèrement arrondi, était muni de deux quilles qui, sur la glace, faisaient fonction de patins.

Tous les bateaux étaient remplis de sacs de matières postales. Un seul était vide. On y fit entrer Marguerite. Elle s'y coucha tout au fond comme dans un lit. Alfred vint roaler autour d'elle les couvertures.

Elle se mit à sourire.

—Etes-vous bien comme cela ?

—Oh ! oui très bien, et elle s'enfonça plus avant dans la fourrure, comme un oiseau dans son nid.

Bientôt on ne vit plus que deux yeux et un bout de joue rose.

Le froid était excessif ce matin-là, et les hommes gelaient à rester inactifs. Le capitaine donna l'ordre de se préparer pour le départ. Les hommes vinrent se ranger à leur place de chaque côté des bateaux et se passèrent en bandoulière sur la poitrine l'extrémité des cordes fixées par des anneaux aux rebords des bateaux. Ces cordes servent à deux fins : à tirer l'embarcation sur la glace, et en même temps à repêcher l'homme sous les pieds duquel la glace vient à se rompre ; ce qui, — il faut le dire, — arrive assez souvent.

Alfred dut s'attacher comme tous les autres voyageurs. C'est la règle générale. Puis cette caravane bizarre se mit en marche.

Tout allait bien. Malgré le froid, les hommes, bien couverts, suivaient à tirer la cordelle et à marcher. Alfred avait toujours les yeux fixés sur Marguerite, toutes les fois qu'il pouvait l'apercevoir devant lui, et il lui souriait.

Tout à coup, la voix du capitaine se fit de nouveau entendre.

—Halte-là !

Une colline de glace barrait le chemin. C'était un amoncellement de glaçons poussés par les vagues et entassés les uns sur les autres. C'était un passage difficile qui demandait bien des précautions. La montée se fit encore assez facilement ; on hissa les bateaux sans trop de difficultés. Une fois sur la crête de la colline, les hommes s'arrêtèrent pour respirer. Devant eux s'étendait le passage d'eau libre proprement dit, mais pas aussi libre cependant que cette qualification semblerait l'indiquer, car en certains endroits il était couvert de larges surfaces de glace et en d'autres de gros glaçons flottants, ballotés par les courants.

Devant ce spectacle, les marins hochaient la tête.

—Nous aurons du fil à retordre aujourd'hui, disaient-ils, entre eux.

Mais c'étaient de forts gaillards, aux membres solides et bien découplés. Leurs faces, toutes rouges et pleines de santé, respiraient la confiance. Physiquement et moralement ces marins à étaient trempés dans le mépris du danger, comme dans l'eau glacée de la mer. Rien qu'à les voir fièrement campés dans leurs lourdes vareuses de laine bleue, avec leurs longues bottes qui leur allaient jusqu'aux cuisses, on comprenait qu'ils n'étaient pas accessibles à la peur. De suite, on avait confiance en eux.

—Allons, disaient-ils gaiement. Il s'agit de démarrer d'ici maintenant.

Et les bateaux commencèrent à glisser retenus cette fois par les cordes, au lieu d'être tirés.

Ce n'était pas une besogne aisée. Il fallait choisir son terrain, faire des zigzags pour éviter les pentes trop rapides. Les bateaux roulaient tantôt sur un côté, tantôt sur un autre, comme s'ils eussent été bercés par les roulis.

Marguerite eut été infailliblement jetée hors de son bateau, si elle n'y eut été solidement attachée par des courroies. Un choc inattendu ou plus violent que les autres lui fit pousser un cri involontaire.

—Qu'y a-t-il donc ? s'écria Alfred, qui à ce moment se trouvait auprès d'elle.

—Ce n'est rien, fit-elle en souriant ; seulement un peu de peur.

Puis, regardant Alfred qui avait l'air d'un vrai marin, avec ses hautes bottes, son air si décidé, si courageux, elle eut honte de sa faiblesse.

Il y eut quelques glissades un peu rapides ; des

bateaux entraînaient leurs hommes et faillirent les faire culbuter. Mais point d'accident.

Les uns derrière les autres, à la file indienne, les bateaux reprirent leur marche. Tout, d'abord, alla à merveille. Bientôt, Alfred sentit la glace craquer sous ses pieds. Le capitaine commanda de faire attention. Au premier signal, il fallait se jeter dans les bateaux. On n'aurait plus que sur des glaçons flottants. On les sentait se dérober sous les pas ; mais le plus ennuyeux était que la neige couvrant souvent les glaçons, empêchait de distinguer où ils se séparaient, de sorte qu'il y avait grand danger d'enfoncer à chaque instant. Deux hommes tombèrent ainsi à l'eau, et furent aussitôt repêchés. Ils se secouèrent, et continuèrent leur marche tout comme si de rien n'était. C'était d'ailleurs le seul moyen de rétablir la circulation du sang. Avant longtemps, il fut impossible de trainer davantage les bateaux. Les hommes s'embarquèrent et prirent les avirons. Alors commença une navigation des plus singulières et des plus accidentées. Un mouvement d'ensemble de deux avirons était presque impossible. Le plus souvent il fallait se borner à enfoncer l'aviron au hasard pour chercher un point d'appui. Il fallait faire attention pour contourner les glaçons trop gros, ce qui obligeait à décrire toute une série de zigzags. Quelquefois, un long banc de glace venait barrer le chemin. Alors il fallait y sauter, y hisser les bateaux et se remettre à les trainer jusqu'au moment où on devait interrompre la marche pour sauter de nouveau à bord et ainsi de suite, à diverses reprises, jusqu'au moment où l'on arriva à une sorte de large chenal où les glaçons étaient rares et où on pouvait se servir de rames.

Il y eut une minute de repos pour reprendre haleine.

Le temps s'était assombri, il y avait là-bas à l'horizon, du côté de la mer, un grand amoncellement de nuages noirs qui montaient dans le ciel. Devant soi on voyait se dessiner la ligne bleuâtre du cap.

—Pourvu, dit un marin, que nous n'ayons pas de neige.

—Ah ! bien oui, dit un second, il ne manquerait plus que cela.

—Ma foi, intervint un troisième, c'est ainsi que cela a commencé dans ce terrible voyage il y a deux ans, où nous avons failli tous périr.

—Racontez nous cela, dit un voyageur.

Et le marin, après avoir préalablement rejeté sa chique, commença ainsi :

—C'était donc, je le répète par un jour comme celui-ci. Le temps était magnifique à notre départ, dès le matin, et tout semblait nous présager une traversée heureuse. Vers le milieu de la route, tout se gâta. Une tempête se préparait. Mais nous étions trop avancés ; il était trop tard pour reculer. Nous serions rendus aussi vite d'un côté que de l'autre ; il n'y avait donc pas à hésiter, il fallait continuer notre voyage.

—Et ce que vous êtes parfois obligés de retourner sur vos pas ? dit un voyageur qui, évidemment, faisait cette traversée pour la première fois.

—Certainement, assez souvent ; et ce n'est pas amusant, je vous assure, sous tous les rapports, car alors nous avons un encombrement de sacs postaux, et un surcroît de besogne pour les jours suivants. Mais, que voulez-vous, nous sommes faits à la misère, ajouta-t-il, en ouvrant la bouche dans un large rire.

—Nous continuâmes donc notre route. Bientôt la neige se mit à tomber à gros flocons et le vent à souffler avec violence. La mer était démontée ; les glaçons flottants se heurtaient les uns contre les autres avec un bruit sinistre et menaçaient à chaque instant de briser nos légères embarcations. Nous ne pouvions plus voir la côte. Ballotés sans cesse par la tempête, nous ne savions plus de quel côté nous diriger. Nous l'aurions su, que nous en aurions été incapables. Nous nous abandonnâmes au hasard des flots.

LOUIS TESSON.

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 12 DÉCEMBRE 1897

CARMEN

PREMIERE PARTIE

— Nous allons le rejoindre dans un instant. Alons, Carmen, ne faisons pas attendre le révérend.

— Mon frère, je vous prie de m'accorder une minute... » répondit la jeune fille en s'élançant hors de la chambre, après avoir jeté à Tancredi un regard d'une expression enivrante.

Avant que la minute demandée fût écoulée, Carmen rentra.

Elle venait d'attacher sur sa splendide chevelure brune une couronne de roses blanches à peine épanouies, virginal emblème préparé sans doute à l'avance. Cette couronne la rendait plus belle et plus séduisante encore.

Tancredi crut voir un nuage passer devant ses yeux ; son cœur accéléra ses mouvements, un torrent de lave ardente roula dans ses veines....

— Donnez la main à votre fiancée, mon cher chevalier, dit majestueusement le gitan, et suivez moi....

Tancredi obéit machinalement ; son éblouissement, son émotion, son trouble, anéantissaient d'une façon à peu près complète son intelligence et sa volonté.

La pression légère de la main de Carmen se posant sur la sienne, le rendit à lui-même.

Au fond d'une petite chambre transformée en oratoire par des images pieuses, par des statuettes de saints en bois coloré, et par la présence d'un prie-dieu luxueux, se voyait un autel improvisé couvert de fleurs et de clinquant, et éclairé *a giorno* par une vingtaine de bougies.

Devant l'autel s'agenouillait un moine de bonne mine, portant gaillardement son embonpoint rabelaisien ; autour de sa tête rasée un cercle de cheveux frisés et grisonnants à peine dessinait la couronne de saint François.

Ce moine était le prieur du couvent voisin.

Pendant la journée de la veille, Bérénice était allée le prévenir qu'au milieu de la nuit suivante on viendrait réclamer son ministère pour la célébration d'un mariage, et en même temps elle lui avait remis une somme de cinquante piastres destinée à l'entretien de la chapelle du couvent.

Ces mariages nocturnes et subits étaient dans les mœurs de l'époque et dans les habitudes du pays. Le bon moine avait trouvé la chose toute simple.

Il interrompit sa fervente oraison au moment

de l'entrée de Moralès, de Carmen et de Tancredi, et, sans perdre une minute, il commença la cérémonie nuptiale.

Le Français et l'Espagnole prononcèrent l'un après l'autre le *oui* solennel.

— Vous êtes unis devant Dieu ! leur dit alors le père prieur. *Crescite et multiplicamini !* Allez, et soyez heureux !

— Mes enfants, mes chers enfants ! s'écria Moralès d'un ton pathétique, et en essuyant plus que jamais ses deux larmes absentes, je vous bénis ! Venez vous jeter dans mes bras, car j'éprouve le besoin de vous serrer contre mon cœur !

Carmen approcha ses lèvres de l'oreille du Fran-



« Mon père, mes pressentiments ne me trompaient pas — (Page 525, col. 1)

çais et lui dit tout bas : « Mon mari.... je vous aime.... »

— Je rêve.... murmurait Tancredi, je rêve, et je vais m'éveiller !.... »

XX

LE CAPITAINE MATHURIN LEMONNIER

Quittons, pour y revenir bientôt, la maison louée, toute meublée par Moralès, et dans laquelle vient de s'accomplir l'étrange mariage du gentilhomme français et de la baladine espagnole ; laissons s'écouler une semaine, et prions nos lecteurs de franchir avec nous le seuil d'une demeure hospitalière qu'il connaissent déjà, celle de don José

Rovero. Nous allons offrir à leurs regards un triste spectacle ! Nous allons leur montrer les scènes poignantes du drame intime succédant aux péripéties de la comédie pittoresque qui s'est déroulée dans les pages précédentes....

Etranges contrastes ! situations violemment dissemblables et qui semblent ne se relier par aucun point !.... Et cependant l'unité de notre récit ne sera pas brisée, car la comédie et le drame, tout en suivant des chemins différents, ne tarderont guère à se réunir pour se fondre en une seule action.

Le soleil allait bientôt se lever ; il était quatre heures du matin. Déjà les blancheurs pâles de l'aube naissante filtraient à travers les lames flexibles des jalousies abaissées et combattaient victorieusement les clartés de deux veilleuses expirantes placées sur un guéridon dans une grande pièce meublée avec luxe, et dont l'odeur violent des drogues de la médecine et des préparations de l'apothicaire alourdissait en ce moment l'atmosphère.

Cette pièce était la chambre à coucher de don José Rovero.

Le vieillard, défiguré par un masque de pâleur livide, étendu sur son lit, le visage tourné vers le ciel, offrait la profonde immobilité du sommeil ou de la mort ; mais ses yeux largement ouverts et le faible battement de ses paupières donnaient la preuve manifeste qu'il n'était point endormi et qu'il était vivant.

Au pied du lit, assise, ou plutôt à demi couchée sur un sofa venu de France, reposait Annunziata ; ses paupières gonflées s'abaissaient sur ses yeux rougis ; une pâleur comparable à celle de don José couvrait ses traits doux et charmants.

La pauvre enfant venait de veiller toute la nuit auprès de son père. Au point du jour ses forces l'avaient trahie, le sommeil avait triomphé de l'inquiétude et de la douleur : Annunziata s'était endormie, et le vieillard commandait à sa respiration d'être calme, afin de ne point réveiller sa fille.

Hélas ! elle approchait l'heure fatale prédite par le Brésillien centenaire ! Trois jours après avoir vu la joie et l'espérance re fleurir en son âme, ou pour mieux dire ressuscitées par la lettre de Philippe de Vaillant, don José, à des signes infaillibles, avait compris que la mort viendrait avant le bonheur !

Il avait lutté, cependant, avec tout son courage et toute son énergie, mais l'un et l'autre étaient devenus impuissants, et le vieillard, écrasé par la maladie implacable, avait dû renoncer à cacher plus longtemps ses souffrances à son enfant bien aimée.

Annunziata, nous le savons, ignorait tout. Elle vivait joyeuse et calme auprès de son père, que dévorait un mal inconnu.

L'aveu de don José fut pour elle un coup de foudre.

Elle s'illusionna cependant sur la gravité d'un état qu'elle était loin de croire sans ressources. Tout en ressentant un désespoir dont nous ne saurions donner une idée, elle n'admettait point la pensée que son père fut irrévocablement con-

damné, et le vieillard ne trouvait pas en lui-même la force de détruire cette illusion.

La pauvre enfant, pensait-il, ne saura que trop tôt qu'elle doit être si vite orpheline ! Quand je n'aurai plus que quelques heures à vivre, il sera temps de tout lui dire....

Cependant les tortures de don José grandissaient de jour en jour et d'heure ; ses crises se succédaient presque sans intervalles. Son existence n'était plus qu'un continuel et intolérable martyre dont il aurait souhaité se voir délivré par la mort, si sa tendresse sans bornes pour Annunziata ne l'avait rattaché à la vie quand même....

Parfois, lorsqu'au milieu de ses douleurs sans nom il songeait à ceux qui dorment du calme sommeil de la tombe, ses lèvres murmuraient involontairement les paroles célèbres :

"Ils sont heureux, parce qu'ils reposent ! *Beati, quia quiescunt !*...."

Annunziata ne consentait plus à se séparer de son père, ne fût-ce que pendant une heure. Vainement il la suppliait de prendre un peu de repos ; elle secouait la tête et refusait avec une invincible obstination de s'éloigner du lit sur lequel la souffrance et la faiblesse le clouaient.

Elle voulait veiller seule auprès de lui pendant la nuit, et ce n'est grère qu'au point du jour, ainsi que nous venons de le voir, que le sommeil victorieux fermait pour un instant ses yeux épuisés.

Revenons à cette chambre funèbre où nous avons laissé la jeune fille endormie à deux pas du vieillard.

L'une de ces crises soudaines que don José comparait aux morsures d'une tenaille de fer rouge fouillant sa poitrine et déchirant son cœur lambeau par lambeau s'empara de lui tout à coup. Ses yeux se noyèrent dans leurs orbites, les articulations de ses membres roidis craquèrent. Il enfouit la tête dans ses draps, dans sa bouche, afin d'étouffer les cris d'angoisses qui montaient de sa gorge à ses lèvres....

Il aimait mieux décupler sa souffrance que réveiller Annunziata !

Savez-vous quelque chose de plus étrange et de plus terrible que ce vieillard se roulant et se débattant sous les étreintes mortelles d'une torture silencieuse, auprès de cette jeune fille endormie ?..

Dans les premiers moments, l'héroïsme de don José ne fut point infructueux ; mais bientôt la douleur atteignit un degré d'intensité jusqu'alors inconnu, et qui triompha de cette force de volonté inflexible et inébranlable....

Le supplicié vaincu arracha des deux mains le bâillon volontaire qui l'étouffait, et il cria dans un râle d'agonie :

"Ayez pitié de moi !... ayez pitié de moi, mon Dieu !"

En entendant cette voix en écoutant ce gémissement désespéré, cette prière, cette plainte, cet appel, Annunziata, subitement réveillée, bondit de son siège et courut à son père.

L'accès dans lequel se tordait don José la fit reculer d'épouvante....

Les crises précédentes dont elle avait été témoin n'offraient rien de comparable à celle là.

Le vieillard n'était plus reconnaissable, même pour les regards de sa fille. Les veines de ses tempes et celles de son front se gonflaient sous la peau livide, pareilles à des serpents noirs, et semblaient au moment d'éclater.... les yeux disparaissaient au fond de cavités sombres et béantes ; une écume sanglante s'échappait des lèvres tordues....

Nous l'avons dit, Annunziata recula d'épouvante, en répétant le cri de son père :

"Ayez pitié.... ayez pitié, mon Dieu !"

Puis, saisissant le flacon de cristal que remplissait jadis la liqueur rouge du Brésilien, et dont elle avait appris à connaître l'usage, elle en versa quelques gouttes dans le petit gobelet d'or, et elle le présenta à son père.

Le vieillard but avidement. La crise se calma presque aussitôt.

Don José prit alors le flacon que tenait Annunziata.

Il le souleva d'une main tremblante et il le plaça entre ses yeux affaiblis et la clarté pâle qui, par l'entre-baillement d'une jalousie, arrivait jusqu'à son lit.

"Hélas ! hélas ! balbutia-t-il d'un ton si bas que sa fille ne put l'entendre, voici la fin.... le centenaire avait raison...."

En effet, le flacon était presque vide, et don José comprenait bien qu'avec la dernière goutte du puissant élixir s'en irait son dernier souffle de vie.

De grosses larmes abondantes roulaient sur les joues blanches d'Annunziata.

"Du courage, chère enfant.... lui dit le vieillard ; ton chagrin me brise le cœur et m'enlève l'énergie dont j'ai tant besoin...."

La jeune fille essuya ses pleurs et s'efforça de sourire.... sourire déchirant qui laissait entrevoir les abîmes de douleur d'une âme désespérée.

"Bon père, demanda-t-elle en essayant vainement de conserver à sa voix si douce et si pure son timbre habituel, comment vous trouvez-vous maintenant ?"

—Mieux.... beaucoup mieux.... Je ne souffre plus....

—Est-ce bien vrai ?

—Je te le jure.... Pendant quelques minutes j'ai cruellement souffert, je l'avoue.... en ce moment, c'est fini.... Mais toi, chère enfant, tu te fatigues.... tu t'épuises....

—Oh ! mon père ! s'écria Annunziata, je vous en supplie, ne vous occupez pas de moi.... Je suis jeune et je suis forte ; la fatigue glisse sur mon corps sans laisser de trace, et mon âme seule est malade.... mais votre guérison la guérira bien vite....

Ma guérison ! pensa don José, elle parle de ma guérison !... O mon Dieu ! seigneur mon Dieu ! votre main s'appesantit bien lourdement sur moi, car elle me frappe dans la pauvre enfant qui vivait de ma vie et qui mourra peut-être de ma mort....

"Chère fille bien aimée ! reprit le vieillard après un instant de silence, les plaintes que tout à l'heure je n'ai pu retenir ont troublé ton sommeil, et je me le reproche, car depuis bien des nuits tu refuses de prendre un repos qui te serait nécessaire...."

—Ne regrettez rien, mon père.... Je n'ai point besoin de repos, je vous le répète. Mon sommeil n'était qu'un assoupissement passager.... une sorte de rêve qui me montrait la France....

—La France ! répéta don José en tressaillant.

—Oui, cette France que vous serez si heureux de voir, puisque vous y trouverez l'ami de votre jeunesse, celui que vous m'avez ordonné d'aimer autant que je vous aime.... Mon Dieu ! combien j'ai hâte de voir vos forces revenues, afin de partir avec vous.... Je ne saurais vous dire à quel point le jour où nous nous embarquerons tous deux sera pour nous un beau jour ! Il est probable que cela tient à l'état de tristesse de mon esprit, mais je prends la Havane en horreur avec son ciel éternellement bleu qui maintenant me paraît sinistre.... Vous allez me croire folle.... eh bien ! il y a des moments où je me persuade que ce pays nous portera malheur.... Et pourtant je me trompe, ajouta la jeune fille avec un nouveau sourire non moins déchirant que le premier, car nous sommes heureux, n'est-ce pas, mon père.... ou du moins nous le serons bientôt ?....

Le vieillard ne sentit ni le courage ni la force de répondre à cette enfant dont l'âme, éblouie par des pressentiments étranges, devinait vaguement le malheur prêt à la frapper.

Pendant la douloureuse scène qui précède, le jour avait grandi. Bientôt les médecins arrivèrent pour leur consultation de chaque matin.

La maladie de don José était une de ces affections étranges et inguérissables qui, ne se présentant que de loin en loin et jamais avec des caractères et des symptômes identiques, ne sont ni classées ni définies par la science, et n'occupent aucune place honorable dans l'immense catalogue des infirmités humaines.

Au dix-huitième siècle (et peut-être en est-il encore de même aujourd'hui), les médecins de la Havane n'étaient point des aigles, pas plus, d'ailleurs, que leurs confrères de l'Europe et du reste du monde.

Ceci ne les empêchait en aucune façon de se voir amplement pourvus de cette suffisance doctorale et de cette absolue confiance en eux mêmes

qui n'ont jamais fait défaut aux médecins de tous les temps et de tous les pays ! J'en atteste Lesage et Molière, ces deux immortels photographes.

Forcés d'avouer leur ignorance à l'endroit de la maladie du vieillard, ils n'étaient pas extrêmement éloignés de contester l'existence de cette maladie. Cependant, comme ils ne pouvaient nier les effrayants ravages survenus dans l'organisation de don José, ils les expliquaient par des causes plus ou moins plausibles qui faisaient grand honneur aux ressources de leur esprit inventif.

L'un d'eux allait jusqu'à prétendre, de la meilleure foi du monde que l'imagination jouait un rôle capital dans les souffrances et dans le dépérissement du sujet soumis à leurs observations éclairées.

Les uns et les autres étaient parfaitement d'accord pour affirmer que la vie de l'armateur ne se trouvait nullement compromise, et qu'aucun danger immédiat ne le menaçait.

Leur opinion se formulait à peu près ainsi :

"Nous sommes tous mortels, et don José peut mourir demain, tout aussi bien que le premier venu d'entre nous ; mais si cette prévision déplorable et invraisemblable se réalisait, ce n'est pas de la maladie dont il se plaint que don José serait mort...."

Allons, décidément, et tout bien considéré, les médecins de la Havane en 1770, étaient de la même force que les médecins de Paris d'aujourd'hui.

On comprend que la consultation quotidienne loin d'apporter quelque soulagement au vieillard, ne pouvait qu'ajouter à ses souffrances une surexcitation nerveuse causée par l'impatience. Cependant comme la présence des médecins et les affirmations de leur science prétendue rassuraient Annunziata, don José, se sacrifiant pour sa fille, ne leur faisait point défendre la porte de sa maison.

Ils déraisonnèrent ce jour-là avec le même sérieux et le même aplomb que de coutume, et s'en allèrent au bout d'une heure en affirmant que le malade était en bonne voie, et que désormais la convalescence ne pouvait tarder.

"Ils ne se trompent point tout à fait, pensa le vieillard, bientôt je ne souffrirai plus...."

Au moment où les médecins se retiraient, un valet, selon l'invariable habitude de la maison, vint remettre à don José la liste des navires arrivés à la Havane pendant la soirée et la nuit précédente.

En jetant les yeux sur cette liste, l'armateur fit un mouvement de joie et murmura :

"Dieu permet qu'il arrive à temps, et du moins je mourrai tranquille !...."

Le trois mâts le *Marsouin*, du Havre, en rade depuis la veille au soir, était rentré dans le port avec la marée.

Le capitaine de ce navire (appartenant, comme nous le savons, à Philippe Le Vaillant), après avoir réparé ses avaries avec plus de promptitude qu'il ne l'espérait, venait s'assurer que le capitaine du bâtiment espagnol, en destination pour Buenos-Ayres et rencontré à la hauteur du cap Bonne-Espérance, avait loyalement gagné ses deux mille piastres et s'acquittait sans retard de sa mission pour don José Rovero.

L'arrivée du *Marsouin* apportait un immense soulagement moral au moribond, en lui donnant la certitude que sa fille orpheline partirait pour la France sur un navire ami, et qu'elle n'aurait à redouter aucune de ces fâcheuses tentatives qui, pendant le cours d'une longue traversée, menacent une femme jeune et belle, isolée et sans protecteur.

La fugitive expression de joie passant comme une éclaircie sur le visage de don José, n'avait point échappé à Annunziata.

"Mon père, demanda-t-elle, on croirait que dans ce papier qu'on vient de vous remettre vous avez trouvé l'annonce d'un événement heureux ?"

—On ne se tromperait point en le croyant, mon enfant.... c'est une bonne nouvelle, en effet, que je reçois : un navire de Philippe Le Vaillant est depuis quelques heures dans notre port.

—Le navire que votre ami vous envoie pour nous emmener en France, n'est-ce pas, mon père ?

—Oui, mon enfant.

—Et nous partirons avec lui ?

—Oui, chère fille.

—Bientôt ?

—Bientôt... balbutia don José.

—Voyez-vous, mon père, s'écria la jeune fille soudainement ranimée, voyez vous ! mes pressentiments ne me trompaient pas, et mon rêve de tout à l'heure était un présage !...

Don José sourit à Annunziata au lieu de répondre.

Il donna l'ordre ensuite d'introduire auprès de lui le capitaine français aussitôt que ce dernier viendrait le demander.

Une heure environ après ce moment, le personnage attendu se présentait. Il fut amené par le valet de confiance Pablo dans la chambre du vieillard.

Le capitaine était un homme jeune encore, originaire du petit village d'Étretat, entre le Havre et Fécamp.

Il se nommait Mathurin Lemonnier, et, quoi qu'il fût de pure race normande, sa physionomie ouverte et souriante annonçait une franchise qui, s'il faut en croire le proverbe, n'est point l'appanage exclusif de ses compatriotes.

Il s'approcha du lit de don José, et salua avec le profond respect qu'il devait au meilleur ami de Philippe Le Vaillant et à l'armateur dix fois millionnaire.

—Soyez le bienvenu, monsieur lui dit l'Espagnol. J'ai appris que des accidents de mer vous avaient fait dévier forcément de votre route... Le message dont mon cher et bien-aimé Philippe vous a chargé pour moi m'a d'ailleurs été fidèlement remis par celui à qui vous l'avez confié.

—Senor don José, reprit le capitaine, je vois avec une bien vive douleur que votre santé n'est point, en ce moment, telle que M. Le Vaillant désirait si ardemment qu'elle fût...

—Ne nous occupons pas de moi... interrompit le moribond ; parlez-moi de mon ami... parlez-moi de Philippe... Comment l'avez-vous laissé ?

—Dans l'état le plus satisfaisant, de toutes les manières. Les proportions colossales de ses affaires, et par conséquent de sa fortune, augmentent chaque jour ; sa santé est florissante, il conserve, malgré son âge, la vigueur et l'activité d'un homme de trente ans...

—Que Dieu en soit béni ! Et son fils ? parlez-moi de son fils...

—M. Olivier est le plus beau et le meilleur jeune homme de toute la Normandie... Il a le visage et la tournure d'un seigneur. Malgré cela, et malgré les immenses richesses de son père, qui sont aussi les siennes, rien n'égale sa douceur, sa simplicité, son humeur toujours égale et toujours accueillante... Sa charité ne connaît point de bornes, il se fait le bienfaiteur et le consolateur de tous ceux qui souffrent... Enfin, du cap de la Hogue à l'embouchure de la Seine, je ne vous dirai pas qu'il est aimé... je vous dirai qu'il est adoré !...

—Que Dieu en soit béni ! répéta don José pour la seconde fois.

Puis il ajouta tout bas : Mon Annunziata sera heureuse.

—Au moment où j'ai mis à la voile, reprit le capitaine, M. Olivier n'était pas au Havre.

—Où donc était-il ?

—Il faisait un voyage sur les côtes de la Bretagne, et sans doute il en aura rapporté des paysages de toute beauté, car il sait dessiner et peindre beaucoup mieux que bien des gens qui cependant en font leur état... J'ajouterai qu'il est musicien comme celui qui a inventé la musique ! il joue de plusieurs instruments parfaitement bien... il chante, et sa voix vous fait venir des larmes dans les yeux, tant elle est douce et attendrissante. Il écrit des vers admirables ! Il tire l'épée comme un gentilhomme, il monte à cheval comme un mousquetaire ; il conduit un canot comme un vrai pilote lamaneur, il commanderait un navire au besoin comme un capitaine de la marine royale. Enfin il possède tous les talents, en même temps qu'il a toutes les qualités et toutes les vertus !

Mathurin Lemonnier venait de parler avec un enthousiasme incontestablement sincère.

Don José se souleva sur son lit, prit la main du

digne Normand, fort étonné d'un si grand honneur, et la serra très affectueusement entre les siennes.

—Ah ! si j'étais riche encore, pensait-il, je donnerais à l'instant cent mille livres à ce brave pour le récompenser de ce qu'il vient de dire !

Annunziata, présente à l'entretien que nous rapportons, souriait avec attendrissement en voyant l'émotion de son père et la chaleureuse admiration du capitaine à l'endroit d'Olivier Le Vaillant.

Don José se tourna vers elle :

—Eh bien ! mon enfant, lui demanda-t-il, que penses-tu du fils de mon meilleur ami ?

—Je pense, répondit Annunziata, je pense qu'il est digne de son père, qui doit être le plus parfait des hommes puisque vous l'aimez...

—Ah ! mademoiselle, s'écria Mathurin Lemonnier, vous ne vous trompez pas ! le fils vaut le père ; et M. Philippe Le Vaillant est un homme de la vieille roche, un homme comme on n'en a jamais vu et comme on n'en verra jamais !

—Que ne suis-je riche ! se dit l'agonisant de nouveau, ce n'est pas cent mille livres, c'est deux cent mille livres que je donnerais à ce Français qui sait si bien apprécier mon vieux compagnon !

Puis il ajouta, en s'adressant à Mathurin Lemonnier :

—Philippe ne vous a-t-il chargé pour moi de rien autre chose que du message qui depuis quinze jours est entre mes mains ?

—Pardonnez-moi, senor don José ; il m'a chargé, en outre, de mettre le navire que je commande et de me mettre moi-même à vos ordres, absolument et sans restrictions... Je dois vous obéir en toutes choses, ni plus ni moins qu'à mon armateur et je le ferai bien volontiers... M. Le Vaillant m'a d'ailleurs laissé entendre que j'aurais sans doute l'honneur et la joie de vous ramener en France, où vous êtes attendu avec bien de l'impatience et où vous serez reçu avec bien du bonheur...

—Mon enfant, dit l'Espagnol à Annunziata, fais-moi le plaisir de passer dans mon cabinet et de me laisser seul avec le capitaine... Je te rappellerai dans un instant... Va, ma chère fille, mais, avant de sortir, embrasse-moi !

La jeune Havanaise appuya ses lèvres sur le front de son père, et quitta la chambre.

—Approchez-vous de mon lit, monsieur, reprit don José en s'adressant au marin, qui s'était reculé de quelques pas afin de laisser le passage libre pour Annunziata ; plus près encore, je vous prie... les paroles que vous allez entendre ne doivent être entendues que de vous...

Mathurin Lemonnier, fort étonné de cette apparence de mystère dont il ne soupçonnait pas la cause, fit ce que lui demandait le vieillard.

Ce dernier continua, d'une voix basse mais parfaitement distincte :

—Prêtez-moi votre plus sérieuse attention, monsieur, car les recommandations que je vais vous faire sont solennelles et sacrées comme les dispositions suprêmes d'un testament... comme les volontés d'un mort...

Le capitaine fit un signe de tête qui voulait dire : Je suis tout oreilles.

—Avant la fin de la semaine, poursuivit don José, vous lèverez l'ancre et vous mettrez à la voile...

—Avez-vous senor ?

—Avec ma fille, que je confie à votre honneur de Français, à votre loyauté de marin...

—Eh quoi ! senor, s'écria Mathurin Lemonnier, vous n'accompagnez pas mademoiselle votre fille ?

—Je serai parti le premier, répondit le vieillard, en souriant doucement et sans amertume.

—Pour la France ?...

—Non... pour un plus long voyage... pour un voyage dont on ne revient pas...

Le capitaine fixa sur son interlocuteur ses yeux que l'étonnement semblait agrandir.

—Un voyage dont on ne revient pas ! répéta-t-il.

—Oui, celui du monde inconnu. Ne me comprenez-vous point, monsieur ? Je vais m'expliquer mieux... Dans deux jours, ou dans deux heures, dans tous les cas, avant le terme que je viens de fixer pour votre départ, je serai mort.

—Mort ! Mais c'est impossible ! balbutia le capitaine, oui, impossible !

—Je vous en prie, monsieur ne discutez pas une vérité malheureusement indiscutable... Je vais mourir, et deux personnes seulement en ce monde, savent que je suis condamné ; Philippe Le Vaillant et vous... Une troisième connaîtra dans un instant ce terrible secret, c'est ma fille... les autres n'apprendront que je devais mourir qu'en apprenant que je suis mort... Mais laissons cela, et revenons à ce qu'il me reste à vous demander... Etes-vous marié, monsieur ?

—Oui, senor, et moi aussi j'ai une fille.

—Alors, je n'ai qu'une recommandation à vous adresser : Veillez sur mon enfant comme vous veilleriez sur la vôtre...

Le capitaine, dont les yeux se remplissaient de larmes, étendit la main sans prononcer une parole.

Après un instant, le vieillard reprit :

—Philippe Le Vaillant vous a enjoint, m'avez-vous dit, de mettre à mes ordres votre navire et votre équipage ?

—Oui, senor.

—Eh bien ! j'use de l'autorité qu'il a voulu me conférer en vous prescrivant de n'accepter à bord aucun passager, s'il s'en présente pour le voyage que vous allez accomplir. Je veux éviter à ma pauvre fille des contacts peut-être blessants... je veux qu'il lui soit possible d'oublier sa douleur.

—Je me conformerai religieusement à votre volonté, senor.

—Je fais cependant une exception...

—En faveur de qui ?

—En faveur d'un gentilhomme français dont je vous prie de ne point oublier le nom... Il s'appelle le chevalier Tancred de Najac ; il est enseigne du vaisseau le *Foudroyant*, et il demeure sur le quai dans la maison d'un autre Français, Eloi Sandric... Vous souviendrez-vous de tout cela ?

—Parfaitement : Tancred de Najac, Eloi Sandric... Je n'ai jamais trouvé ma mémoire infidèle.

—Vous voudrez bien vous charger de faire prévenir ou de prévenir vous-même ce jeune homme que vous mettez une de vos cabines à sa disposition, et vous refuserez de lui le prix qu'il voudra sans doute vous payer pour son passage.

—En cela comme le reste, votre volonté sera faite... Mais permettez-moi d'espérer, senor, que vos funestes prévisions ne se réaliseront point.

—Je ne puis vous défendre d'espérer, mais je puis vous affirmer que votre espérance sera déçue. Et maintenant, monsieur, un silence absolu, n'est-ce pas, sur ce que je viens de vous dire... le coup de tonnerre retentira bien assez tôt ! Je vais vous faire conduire à l'appartement que vous occuperez dans ma maison pendant votre séjour à la Havane... Je ne vous dis point : adieu, je vous dis : au revoir... si la mort m'en laisse le temps ! Vous êtes un honnête homme, monsieur ; la bénédiction d'un mourant peut porter bonheur, recevez la mienne...

A suivre

IL S'EST COUPÉ AU TEXAS

M. Gustave Nauwal, de Tivvendale, B. P. Fredericksburg, Texas. E. U. A. Ce lit : Je me suis coupé au pied et aux mains avec une faux et un couteau ; j'ai souffert pendant trois semaines. Une demi-bouteille d'huile Saint Jacob m'a guéri.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils. — Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

A NOS LECTRICES

Nous attirons spécialement votre attention sur la beauté de notre assortiment, qui surpasse de beaucoup, les années précédentes : tels que chapeaux importés, oiseaux, aigrettes, chiffons, etc.

Une visite est sollicitée.

MME H. POITRAS,
1989, rue Notre Dame.

M. Félix Sauvageau, entrepreneur-ménager, demeurant, au No 1795, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpiration la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈREBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

LE BOURREAU DE NOTRE PEUPLE

Nous sommes des gens tellement affairés que nous ne prenons pas le temps de manger comme il faut. Les étrangers ont souvent remarqué que les Canadiens avaient tout rond, et c'est le cas. Il n'y a pas de nation sur la terre qui prend si peu de temps pour manger. La conséquence c'est que l'indigestion et la diphtérie surviennent par notre malpropreté imparfaite. Nos meilleurs Médecins ont écrit ces livres sur ce sujet. On a reconnu l'efficacité sur l'avertissement mais on mange toujours à la hâte, machant à peine jusqu'à ce qu'on soit dans l'impossibilité de manger avec plaisir. Nous pouvons mettre sur le compte de l'indigestion une foule de maladies qui nous sont parties liées et qui nous donnent raison de l'appeler le bourreau de notre peuple. Si vous souffrez de cette maladie insupportable nous vous conseillons d'employer *Le Vin de Pépère* du Dr. El Morin. Ce précieux remède aide à la nature, et par son emploi durant un temps raisonnable vous serez en mesure de manger à votre goût et de digérer facilement. En détail dans toutes les bonnes pharmacies. Pour le gros, s'adresser à Lr. El Morin & Co, 112 et 114, rue Dalhousie, Québec, ou 711, rue Saint-Jacques, Montréal.

ANNONCEURS

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du *Book for Advertisers*, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soignée compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonce. — Adresse : ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.

Scientific American
Agency for

PATENTS

CAVEATS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to:
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$2.00; per year, \$1.50 six months. Address: MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

Pilules Antibiliauses.



Dr. Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliaires: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition, que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurelles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employé à de nombreuses occasions pour moi-même et j'ai dû à leur usage de plus satisfaisante.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif doux, EFFICACE ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

Pacifique Canadien.

Excursion Populaire

A LA

COTE DU PACIFIQUE

Des chars d'ortoirs pour touristes laisseront Montréal, à la gare Windsor à 8 15 hrs. p. m.

9 ET 23 DECEMBRE 1891

se rendant directement et sans changement aucun, jusqu'à la Côte du Pacifique.

Rien que \$2.50 additionnelles au tarif ordinaire de seconde classe pour cette magnifique accommodation.

Pour plus de détails s'adresser à l'un quelconque des agents du chemin de fer canadien du Pacifique.

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL

266, rue St Jacques et aux Gares

Wm. F. EGG, Ag. Dist. Pass. D. McNICOLL, Ag. Gen. Pass.
MONTREAL.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les cheveux de tomber et exalte la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St. Laurent



C. ALFRED CHOUILLON,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00.

Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE

(3ème porte de la rue St-André)

Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

EMILE TRUDEL, EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de plume, blanc, l'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génériques et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la suite \$1.00. Détails comp. ets (scellés), 3 ts. THE CANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin les rues Craig et Bleury.

ECOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antiquité. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

K. LEFEVRE

Artiste-peintre,

No 22, rue St-Jacques, Montréal



TIRAGES EN DECEMBRE 1891 2 et 16

\$134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demander les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus de deux millions distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins l'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachées dans ses annonces."

E. J. Demers

J. J. Emery

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, valons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses
R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Monstre

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI 15 DECEMBRE 1891

PRIX CAPITAL - - - \$600,000

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$600,000 est.....	\$600,000
1 PRIX DE 250,000 est.....	250,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
2 PRIX DE 20,000 est.....	40,000
5 PRIX DE 10,000 sont.....	50,000
10 PRIX DE 5,000 sont.....	50,000
25 PRIX DE 2,000 sont.....	50,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 200 sont.....	40,000
500 PRIX DE 100 sont.....	50,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.....	100,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$200 sont.....	199,800
999 PRIX DE 100 sont.....	99,800
3,144 prix se montant à.....	\$2,159,600

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$10; Demi, \$5; Quarts, \$2.50; Vingtièmes, \$1; Quarantièmes, \$0.50.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50. Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible.

Le Congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

"August Flower"

DE QUOI SOUFFRE-T-IL ? — Il est triste, morose, mélancolique, de mauvaise humeur et fait éprouver le même malaise à tout son entourage. — *Le remède August Flower.*

DE QUOI SOUFFRE-T-IL ? — Il souffre éternellement d'un mal de tête constant, faible, mais très douloureux quelquefois. — *Le remède August Flower.*

DE QUOI SOUFFRE-T-IL ? — Après avoir mangé, il a un loquet formidable, l'estomac lui saute, il a un goût amer de ce qu'il a bu ou mangé. — *Le remède August Flower.*

DE QUOI SOUFFRE-T-IL ? — Il est si rempli après avoir mangé qu'il ne peut presque pas marcher. — *Le remède August Flower.*

DE QUOI SOUFFRE-T-IL ? — Il voit le dépérissement de sa force vitale. Il est misérable, il souhaite la mort ou la paix. — *Le remède August Flower.*

G. G. GREEN,

Seul Fabricant,

Woodbury, New-Jersey, U. S. A., et Toronto, Canada. (10)

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK

Hôtel Lantolme

40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre. Prix modérés

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 — RUE SAINT-JACQUES — 180

Edifice de la Banque d'Epargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur 4e plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeois

12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

897, RUE ST-CATHERINE

Entre les rues Delorimier et Parthenais

Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impériale

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800

MONTRÉAL

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Echecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

No 28.—ENIGME

Je suis utile à tout ce qui vit en ce monde,
Aux hommes, à l'enfant, aux fleurs, à l'animal.
Je réside sur terre et je règne sur l'onde.
Je suis lourd ou léger, brûlant ou glacial.

Je brille à l'Opéra ; dans un trait musical
Je suis apprécié. Quand le public abonde,
S'il me trouve doux, vif, brillant ou martial,
Tout en m'app'audissant il me siffle à la ronde.

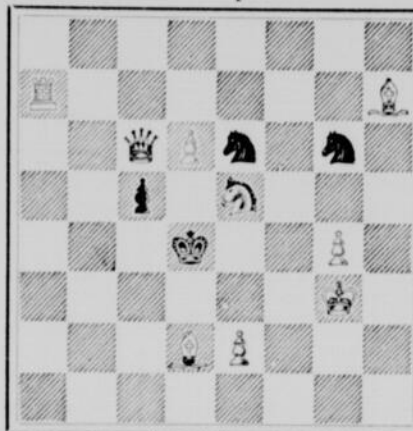
Je suis bon ou mauvais, sain ou contagieux.
De l'église, autre fois, tel était mon usage,
Je vois de l'autel les objets près de moi.

Pour singer noble ou maître on change son visage
En abusant de moi, par genre o vanité,
Les anciens m'adoraient comme divinité.

No 17.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. John Henderson, Montréal

Noirs—4 pièces



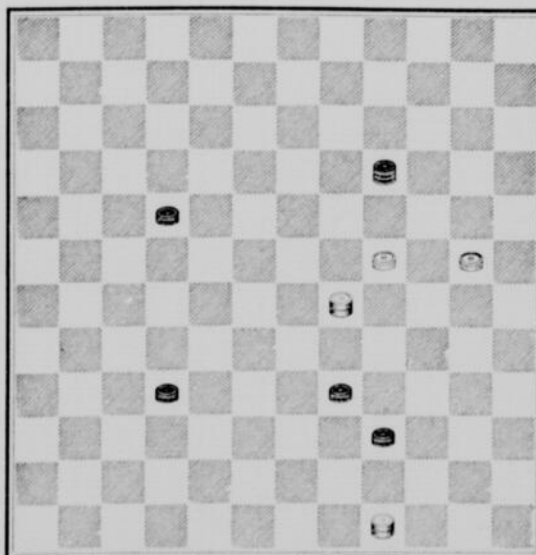
Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 17.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Napoléon Contant, Montréal

Noirs—5 pièces



Blancs—4 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 16 SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS No 16

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
49 à 43	29 à 18	1 F pr P	1 R 3 F meil
43 à 37	32 à 43	2 D 5 D	2 P 7 L ou P 4 C
55 à 49	43 à 69	3 P 5e C ou D 5 F échec et mat.	
66 à 60	69 à 54		
41 à 36	54 à 39		
35 à 29	34 à 47		
29 à 24	18 à 29		
36 à 8 partie gagnée			

SOLUTIONS — No 25 : Cédille ; No 26 : Bois son ; No 27 : Chaîne et Haine.
Solutions justes des jeux d'esprit. — Ah Delorme, Mlle C. Durocher, Montréal.
Solutions justes du problème de Dames No 16. — Un amateur, Ottawa ; Thaddée Brunet, Lachine ; J. A. Bleau, P. A. Sicard, J. Dubé, N. O. St-Jean, Montréal ; Alfred Legault, Ste-Cunigonde (No 15).



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO,
DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUEMENT, ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et
marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille.
Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Ouverture d. marchandises d'automne et
d'hiver, valeur extra, achetées à des prix
excessivement bas.
Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

Nul Remède Universel

N'a encore été découvert ; mais, comme
au moins les quatre cinquièmes des
maladies humaines ont leur source dans
l'impureté du sang, une médecine
qui restaure ce fluide à une condition
saine arrive presque à être une cure
universelle. La Salsepareille d'Ayer agit
sur le sang dans toutes les périodes de
sa formation, et est, par conséquent,
adaptée à une plus grande variété de
maladies qu'aucune autre médecine
connue. Les

Furoncles et les Boutons

Qui résistent à un traitement ordinaire,
cèdent à la Salsepareille d'Ayer après
un essai comparativement court.

Mr. C. K. Murray, de Charlottesville,
Va., écrit que durant des années il était
affligé de furoncles qui lui causaient
beaucoup de souffrances. Ceux-ci furent
suivis de boutons rouges dont il avait
plusieurs à la fois. Il commença alors
à prendre de la Salsepareille d'Ayer, et
après en avoir pris trois flacons, les
boutons disparurent, et depuis six ans
il n'a pas eu même l'apparence du
moindre petit bouton.

Cette insidieuse maladie, la Scrofule,
est la cause fertile d'innombrables maux,
la Consommation étant l'un de plusieurs
égalements fatals. Les éruptions, les
ulcères, le mal aux yeux, la faiblesse et
l'épuisement des muscles, un appétit
capricieux et autres maux semblables,
sont presque des indications certaines
d'une infection scrofuleuse dans le sys-
tème. Beaucoup de figures, qui autre-
ment seraient belles, sont défigurées par
des boutons, des éruptions, de vilaines
pustules, qui proviennent de sang im-
pur, montrant le besoin de la Salsepa-
reille d'Ayer pour remédier au mal.

Tous ceux qui souffrent des désordres
du sang devraient essayer de la Salse-
pareille d'Ayer—éviter de se servir
de toutes poudres, onguents, lotions,
et spécialement de compositions bon
marché et sans valeur, lesquelles, non
seulement, manquent d'effectuer une
guérison, mais plus fréquemment aggra-
vent et confirment les maladies que
des annonces mensongères promettaient
de guérir.

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell,
Mass., États-Unis. Vendue par tous les Phar-
maciens. Prix \$1; six flacons, \$5.

Saint-Nicolas, journal illustré pour gar-
çons et filles, paraissant le
cudé de chaque semaine. Les abonnements
partent du 1er décembre et du 1er jan. Paris
et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10
fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12
fr. francs. S'adresser à la Librairie Ch. Dela-
grave, 15, rue Soufflot, Paris (France)

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant, **THE DR. WILLIAMS MED. CO.**